

CINÉMA

Denzel derrière la caméra
Page E 5



DE VISU

Troublante inexpressivité
Page E 8

LE DEVOIR



Livres et Culture



Les instruments de la mémoire

Le livre enluminé et la méditation au Moyen Âge

GEORGES LEROUX

La culture est affaire de mémoire. Nous ne sommes pas les premiers à l'affirmer, mais on pourrait dire que notre époque ne sait plus très bien ce que cette mémoire signifie. L'instrument dépasse l'artisan. Nos disques durs, nos mémoires vives et virtuelles, sont à l'image des palais que saint Augustin décrivait déjà dans ses *Confessions*: de vastes entrepôts où les sédiments de nos lectures viennent s'accumuler, sans que nous puissions toujours nous représenter les modalités concrètes de leur existence cavernueuse. Et que dire de nos écritures, infiniment multipliées au rythme des clichés qui reproduisent nos «copier-coller» et que des archéologues, généticiens du futur, inventeront à l'aide de spectrographes puissants?

Brouillons devenus éternels, correspondances donnant substance parfaite à l'amitié qui se relit dans le message toujours à la fois envoyé et conservé, hyperliens archivés vers les bibliothèques et les sites qui décuplent nos univers de référence, tout cela montre la richesse des instruments contemporains de la mémoire. Mais si cette mémoire n'est que stockage, est-elle encore une mémoire? Voilà la question que les intellectuels du Moyen Âge, inventeurs du livre en pages (codex) et de la copie enluminée, nous poseraient s'ils devaient être transportés du monde monastique dans lequel leur mémoire s'est exercée vers le monde de notre virtualité.

Pour eux, la mémoire, en effet, n'était pas d'abord archives et agrégat mais instrument de l'invention et de la méditation. Les arts de la mémoire, magnifiquement étudiés autrefois par Frances Yates, ne sont identifiés aux techniques de la mémorisation qu'au prix d'une certaine distorsion. Toutes ces méthodes — par exemple les beaux théâtres de mémoire, sortes de dépôts personnels d'objets mémorables — concourent vers un but qui transcende l'archive et que la culture médiévale a assimilé à la méditation. Dans une étude qui se présente comme une vaste enquête sur la machine de la mémoire au Moyen Âge, Mary Carruthers, dont le travail complète et révise plusieurs des lectures

de Frances Yates, nous propose une rhétorique de la mémoire: comment, demande-t-elle, se créait la pensée, sinon sur le fond d'un apprentissage infini acquis par l'imitation d'exemples? La mémoire, dans cette culture du répertoire de lieux, les fameux *topoi* d'Aristote et de Cicéron, était d'abord un savoir-faire. Pas seulement une technique ordonnée à la conservation, mais un véritable instrument de connaissance et de création. Un art de la pensée, donc, au sein duquel le répertoire des tropes et des images est sans cesse reconfiguré aux fins d'une *cogitatio* et d'une *meditatio*. Evoquant cette *machina memorialis* dans la riche figure du Moulin mystique de Vézelay — un chapiteau où on voit un homme broyer le grain qui sera recueilli par un autre (Moïse alimentant saint Paul?) —, Mary Carruthers parle d'une fabrique de la pensée dont il s'agit de décrire les modes d'opération et, disons, pour raccorder nos propos à nos instruments contemporains, les schèmes cognitifs.



L'entreprise est fascinante, et sa portée pour la méthode contemporaine, considérable. Nous croyons que la puissance de nos instruments d'archives nous dispense de mémoriser, mais ce faisant, nous oublions justement le fait que la mémorisation de la culture du livre et du manuscrit avait une ambition supérieure qu'on peut, en gros, identifier à son effet moral et spirituel. La mémoire était une pratique destinée à modifier non seulement les représentations mais aussi les attitudes et jusqu'aux vertus de la pensée: discipline, attention, silence, toutes dispositions jugées essentielles à l'invention. Plusieurs modèles concurrents avaient déjà été identifiés, et leur formulation ne nous surprend guère tant la question nous sollicite encore: si la mémoire est un souvenir, on peut interroger son contenu (de quoi se souvient-on?), mais on peut aussi s'adresser à la structure du souvenir et demander quels sont les lieux, les images, l'architecture du souvenir. Les penseurs du Moyen Âge étaient passés maîtres dans l'art d'associer chacun de ces modèles à leurs répertoires d'exemples, pour cultiver tantôt l'art de «se souvenir de...», tantôt l'art de «comment se souvenir».

VOIR PAGE 2: MÉMOIRE



Le moine Eadwine, le prince des scribes. Portrait du milieu du XII^e siècle dans un Psautier glosé de luxe rédigé au prieuré de la cathédrale de Christ Church à Cantorbéry.

SOURCE PHAIDON

Comment câlez-vous?

Câller par goût, par passion du Québec et par amour du monde

À 27 ans, Jean-François Berthiaume est connu et apprécié à travers le monde partout où l'on s'intéresse à la musique et aux danses traditionnelles. Il est l'un des rares câlleurs de sa génération. Pas le câll que le chasseur adresse à l'original, plutôt cet art de diriger les breakdowns, coquettes, bastringues et autres sets carrés à l'aide de bouts rimés scandés sur la musique. Mais Jean-François Berthiaume, qui a reçu en 2002 le prix «Artiste de la relève» de la Maison des arts de Laval, a d'autres cordes à son violon.

SOLANGE LÉVESQUE

Quand on imagine un câlleur, on pense à un grand-père en chemise de flanelle et pantalon à bretelles, pas à un jeune homme à l'abondante chevelure blonde et bouclée qui a grandi à Laval, dans un quartier de duplex en rangées situés à deux pas des centres commerciaux et des grandes autoroutes. C'est pourtant le cas de Jean-François Berthiaume. Son père, par contre, est d'origine rurale; joueur d'accordéon, il a toujours aimé

chanter. Toute la famille Berthiaume est attachée à la musique traditionnelle.

En plus d'être un des câlleurs les plus en demande au Québec, Jean-François Berthiaume est un artiste-peintre, musicien, gigueur, chorégraphe et professeur de danse québécoise et irlandaise très en demande sur le plan international. Avec lui, le câll prend un joyeux coup de fraîcheur. Ce jeune homme ne boude pas les traditionnels «swingez vot' compagnie!», mais il insuffle au câll un dynamisme et un humour qui font évoluer cet art vers un style très contempo-

rain. Quand il câlle, Jean-François ne se contente pas d'être le meneur: *J'aime inventer et mettre de l'action et du plaisir dans la danse. On pourrait qualifier mon style de lyrique, précisez-le. La danse traditionnelle n'est pas une "vieille bébé", elle est composée de figures et de séquences chorégraphiques harmonieuses, organisées selon différents styles.*

L'art du câll

Jean-François Berthiaume a des idées bien arrêtées sur la question du patrimoine; pour lui, ce n'est pas une chose nostalgique ou figée. Il aimerait bien qu'on cesse d'associer le patrimoine exclusivement à la ceinture fléchée, à la tuque, aux raquettes, aux bines et à la cabane en bois rond. *«Le patrimoine, ça vit sans qu'on l'ait décidé et c'est très vaste. C'est un acquis qu'on possède et qu'on peut contribuer à bâtir. Je souhaiterais qu'on y réfléchisse davantage au Québec. Il y a un aspect très visuel dans le patrimoine, et c'est cela qui fait qu'un pays apparaît différent*

VOIR PAGE 6: CÂLLER



JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Marie Gratton
Dessine-moi le mystère
L'art d'illustrer l'invisible

176 PAGES • 29,95 \$



F
FIDES

LIVRES

MÉMOIRE

SUITE DE LA PAGE E 1

Le livre enluminé n'est que le cas le plus connu de leurs techniques, mais il ne faut jamais le séparer de l'architecture des églises et des cloîtres. Si l'esprit est le temple de Dieu, la meilleure méthode pour le former est de le disposer selon des structures sensibles qui redoublent jusque dans l'environnement et sur la page recopiée, avec ses colonnes-piliers, les chemins qui mènent à la connaissance ordonnée. C'est le fameux *ductus*, la conduite qui guide le lecteur et entrelace l'image et le texte, la page et ses gloses, et dont un des exemples les plus célèbres est le *Book Of Kells* conservé à Edimbourg. Tout comme les édifices conventuels, les livres servent d'abord à fabriquer un symbolisme en archivant le mémorable. La technique de ces artisans est simple: chaque verset biblique, pour ne prendre que l'exemple le plus commun, devient un creuset dans lequel viennent se créer les associations les plus étonnantes. Le lecteur devient ainsi l'architecte de son propre esprit en configurant sa



BRITISH LIBRARY
Les Voyages de Jean Mandeville, manuscrit du XV^e siècle.

mémoire sur la base de ces répertoires de lieux, et il se dispose ainsi aux formes les plus hautes de la vie intellectuelle et spirituelle: la méditation, appelée parfois un «*silence compétent*».

De ce travail qui n'a pas assez d'une vie pour s'achever, la métaphore du maçon, des fondations et des murs porteurs semble la plus diffusée; elle court partout, d'Isido-

re de Séville à Bernard de Clairvaux. En fait, chacun est invité à considérer son esprit comme une cellule, un dépôt monacal, voire un monastère entier, où le devoir le plus exigeant est celui d'élever et de créer sur les bases de la mémoire.

Dans son histoire très documentée du manuscrit médiéval enluminé, Christopher de Hamel a montré que la fabrication de ces instruments variait d'abord selon les destinataires: missionnaires, empereurs, moines, nobles, étudiants. Chaque groupe déterminait la structure de ses tropes, la hiérarchie des thèmes et des images. L'histoire des techniques de la copie, l'art des enlumineurs, la création des cabinets monastiques de copie (le scriptorium), les premières librairies dans le quartier Saint-Jacques de Paris, près du Couvent des Dominicains, tout cela est ici admirablement raconté. Mais notre admiration qui se porte sur la beauté des parchemins redouble si nous pensons à la culture de la mémoire au sein de laquelle toute cette machine mémoriale prend son sens. Il suffit de regarder de près une seule de ces enluminures — qu'il s'agisse d'une initiale renfermant un paysage biblique, d'un cloître dessiné presque sur le modèle d'un mandala (comme dans tant de ces manuscrits espagnols à compartiments) —, on comprend que tout est lié au travail de la mémoire: localiser le trope, le rendre sensible, pour en libérer le pouvoir associatif qui lui permettra de se développer vers des significations nouvelles, tout en renforçant son efficacité spirituelle.

«*Sede in cella quasi in paradiso, assieds-toi dans ta cellule comme si tu étais au paradis*», conseillait saint Romuald de Camaldoli. Un précepte qu'on n'oserait guère

s'adresser à soi-même devant nos écrans cathodiques. Pressés d'archiver (*save*) ou d'oublier (*delete*), nous avons rompu avec les origines rhétoriques de la culture de l'écrit. Si Mary Carruthers a raison de lire ici l'indice de cette cellule de la mémoire, on comprend que toute la culture médiévale a rapporté son art de la mémoire à l'horizon paradisiaque d'une connaissance parfaite et au bonheur d'une bibliothèque divine enfin lisible. Cette bibliothèque est pourtant désormais disponible dans nos disques durs, mais la mémoire active en est devenue le geste oublié. Il y a bien encore un amour de l'instrument qui est aussi vif que la vénération médiévale de l'image et du trope, mais l'accès à l'infini virtuel est sans doute à la source d'une mélancolie plus puissante que la joie sereine dont la mémoire médiévale faisait sa fin ultime. Cela explique peut-être le pouvoir de ces enluminures sur nous: ce n'est pas tant leur beauté qui nous émeut que la mémoire dont chacune est déjà le signe mis au service de la méditation.

MACHINA MEMORIALIS

MÉDITATION, RHÉTORIQUE

ET FABRICATION DES IMAGES

AU MOYEN ÂGE

Mary Carruthers

Traduit de l'anglais

par Fabienne Durand-Bogaert

Gallimard, «Bibliothèque

des histoires»

Paris, 2002, 463 pages

UNE HISTOIRE DES

MANUSCRITS ENLUMINÉS

Christopher de Hamel

Phaidon

Paris, 2002, 272 pages

HISTOIRE

La vie au Moyen Âge

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'était avant la conquête de l'Amérique et avant la découverte de l'imprimerie, une époque où des moines passaient des vies entières penchés sur leur manuscrit de peau, à tracer des lettres enluminées par la postérité.

À défaut de technologie, le Moyen Âge jouissait d'un bien désormais perdu pour une bonne partie de l'humanité: le temps. Et c'est de ce temps précieux, ce temps superbe, que témoignent entre autres la majesté et la finesse des enluminures reproduites dans le beau livre *Le Moyen Âge en lumière - Manuscrits enluminés des bibliothèques de France*, dirigé par Jacques Dalarun et paru chez

Fayard, le temps d'écrire à la main de volumineux ouvrages, et le temps aussi de tracer, dans les marges et sur les pages de ces précieux bouquins, avec de l'or et des pigments divers, des images témoignant de la société.

En cette époque où peu de gens savent lire, c'est par les images que l'on apprend à déchiffrer les usages, les symboles, les règles d'une société aujourd'hui disparue. À partir de ces enluminures glanées dans les bibliothèques municipales de France, dans le détail des dessins des dessinateurs ou à travers des graphiques savants, on lève le voile sur les perceptions de temps et d'espace, sur la conception des animaux, sur les principes de pouvoir, de justice, d'enseignement, sur l'organisation du travail et de la famille, sur les images de Dieu telles qu'on les retrouvait en cette époque révolue.

Le Moyen Âge est l'époque où l'on inventa le livre, ou plus précisément le codex, dont les pages se tournent les unes après les autres. On remplaça ainsi le rouleau, qui se déroulait de manière continue. C'est aussi l'époque des premiers manuscrits illustrés, dont les images accompagnent les textes.

Ce sont ces livres qui illustrent l'ouvrage dont on parle ici. Grâce à une campagne de microfilmage des manuscrits qui a cours depuis maintenant 60 ans, l'Institut de recherche et d'histoire des textes de France a reproduit et stocké 80 000 images de reproductions médiévales sur les 300 000 disponibles. Si l'on ne compte que les volumes occidentaux en écritures grecque ou latine, les bibliothèques publiques de France doivent compter plus de 50 000 volumes antérieurs à l'an 1500, nous apprend, en introduction, le directeur de l'ouvrage, Jacques Dalarun.

Déployant la richesse de leur dessin sur les 400 pages de ce volume, les images de ces ouvrages nous livrent des pans entiers de la vie au Moyen Âge.

Dans une première partie, intitulée *Genèse*, les auteurs Patrick Gautier Dalché, Michel Pastoureau et Didier Lett s'intéressent aux concepts du temps et de l'espace, de l'animal et de l'homme,

de la famille et de la parenté au Moyen Âge. On peut y observer notamment les progrès de l'astronomie et de la cartographie. «*Ce chapitre est une véritable réhabilitation de l'intelligence, de l'ingéniosité médiévale*», commente Dalarun dans son introduction. Plutôt qu'une déclinaison des perceptions moyenâgeuses, on présente en effet comment cet âge a préparé celui, qui suivra, des Grandes Découvertes.

Des animaux, on voit qu'ils sont présents tous les jours dans la vie des dessinateurs d'enluminures. Celui-ci ne travaille-t-il pas sur un manuscrit de peau, avec des plumes d'oie, de canard, de cygne ou de corbeau, qu'il trempe dans un encrier en corne de bœuf ou de vache?

Le bestiaire qu'il dessine témoigne quant à lui de l'époque dans laquelle il vit. Au XIII^e siècle, les chiens et les chats obtiennent la permission d'entrer dans les maisons; on les retrouvera donc sur les images présentant les foyers de cette époque. Le cheval, quant à lui, perd son statut supérieur de guerrier, vers le XV^e siècle, pour entrer dans l'arche et devenir un animal comme les autres.

Dans la section portant sur la condition humaine, Perrine Mane, Patrick Boucheron, Robert Jacob et Daniel Russo s'intéressent successivement au travail, aux signes et aux formes du pouvoir, à la peinture du droit et à l'imaginaire du juriste, ainsi qu'au savoir et à l'enseignement.

Le chapitre sur les signes et les formes du pouvoir démontre de façon fascinante comment un simple geste, une simple image, suffit à illustrer une action politique complexe. Ici, une couronne indique la royauté; là, trois personnages derrière le roi représentent une foule. Un index levé sera un signe d'autorité, un index pointé à l'horizontale indiquera pour sa part la présence d'un maître de la parole.

Une histoire du Moyen Âge serait par ailleurs impensable sans dire le nom de Dieu. La dernière partie de l'ouvrage, intitulée *Du ciel aux marges* et portant les signatures de Christian Heck, de François Bospflug et de Jean-Claude Schmitt, aborde les thèmes de l'invisible, des visages de Dieu et de l'univers des marges dans l'iconographie moyenâgeuse. Du Dieu souverain, trônant en majesté, un globe à la main, à l'homme des douleurs, crucifié, de la figure de l'agneau déifié à celle du Christ incarné, les images de l'autorité suprême se multiplient. Avec la fin du christomorphisme en art, conclut l'auteur, c'est d'ailleurs tout le Moyen Âge qui tiendra définitivement sa révérence.

LE MOYEN ÂGE EN LUMIÈRE

MANUSCRITS ENLUMINÉS DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

Sous la direction de Jacques Dalarun
Fayard
Paris, 2002, 400 pages

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 16 au 22 décembre 2002

1	Biograph. Qc	ROBERT PICHÉ AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression	8
2	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2003	M. PHANEUF	L'Homme	6
3	Pratique Qc	LE GUIDE DE L'AUTO 2003	DUVAL / DUQUET	L'Homme	11
4	Actualité Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2002	S. CHAPLEAU	Boréal	6
5	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	8
6	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2003	F. CHARTIER	Flammarion Qc	7
7	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké	8
8	Polar	LE BILLET GAGNANT	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	4
9	Roman Qc	CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression	11
10	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 2	N. LESTER	les Intouchables	6
11	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	27
12	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	95
13	Guide Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2003	BEAUCHMIN/RENAUD	Voir	6
14	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	36
15	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Booker Prize 2002 Y. MARTEL	Vintage Canada	9
16	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	les Intouchables	56
17	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livre & DC)	H. MAJOR	Fides	10
18	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	55
19	Polar	VOYAGE FATAL	K. REICHS	Robert Laffont	10
20	Roman	LA RUE DE L'ESPOIR	D. STEEL	Pr. de la Cité	9
21	Arts	LA TERRE VUE DU CIEL ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	160
22	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1 - Gabrielle ♥	M. LABERGE	Boréal	106
23	Roman Qc	CHERCHER LE VENT ♥	Guillaume VIGNEAULT	Boréal	60
24	Psychologie	LES VILAINS PETITS CANARDS ♥	B. CYRULNIK	Odile Jacob	90
25	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ♥	COLLECTIF	Marabout	36
26	Essais Qc	PAROLES D'HOMMES	M. BRUNET	Qc Amérique	9
27	Jeunesse Qc	LE PIANO MUET (Livre & DC) ♥	Gilles VIGNEAULT	Fides	7
28	Sc. Fiction	L'ARBRE DES POSSIBLES ♥	B. WERBER	Albin Michel	6
29	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 2 ^e partie	D. GABALDON	Libre Expression	7
30	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal	10
31	Photos	LE SIÈCLE ♥	COLLECTIF	Phaidon	5
32	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	104
33	B.D.	THORGAL, t. 27 - Le Barbare	VIM HAMME/ROSINSKI	Lombard	5
34	B.D.	KID PADDLE, t. 8 - Paddle... my name is Kid Paddle	MIDAM	Dupuis	3
35	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	49
36	Esotérisme	LE RÊVE ET SES SYMBOLES ♥	M. COUPAL	de Mortagne	17mm
37	Roman Qc	À L'HEURE DU LOUP ♥	P. MORENCY	Boréal	9
38	Roman	PAS DE NOËL CETTE ANNÉE	J. GRISHAM	Robert Laffont	6
39	Roman Qc	LES YEUX BLEUS DE MISTASSINI ♥	J. POULIN	Leméac	8
40	Guide Qc	LE GUIDE DE LA MOTO 2003	B. GAHEL	Les Guides Moto	1
41	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	17
42	Roman Qc	CAP-AU-RENARD	L. PORTAL	Hurtubise HMH	12
43	Polar	LE PACTE CASSANDRE	R. LUDLUM	Grasset	10
44	Roman	SANAQA	M. NAPPALUK	Stanké	9
45	Actualité	APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard	11

♥ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Du 2 au 22 décembre, Renaud-Bray a vendu un total de 5993 ouvrages sélectionnés par l'équipe de Joël Le Bigot.

Un don de 6 000 \$ a été versé en plus du don de 1 000 \$ fait par Pierre Renaud.

Cette année, Renaud-Bray remet 7000 \$ à La grande guignolée!

Le récit sobre et émouvant d'une survie.

Wladyslaw Szpilman

Le Pianiste

L'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie 1939-1945

LE FILM DE ROMAN POLANSKI

PALME D'OR CANNES 2002

Grand prix des lectrices de ELLE 2002

Élu meilleur livre de l'année 2001 par LIRE

Robert Laffont

L'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie de 1939-1945

«Pudique, sobre, très distancé et exempt du moindre sentiment de haine ou désir de vengeance, le récit narré par Wladyslaw Szpilman est un vibrant hymne à la vie et une admirable leçon de courage face à l'adversité.»
Elias Levy, La Presse

Le film sortira à Montréal le 25 décembre

TVA FILMS

Robert Laffont

SOURCE FAYARD

Le Cochon régicide de 1131. Fleurs des chroniques, Paris, fin du XIV^e siècle.

Chasse interdite.

Ce soir 20 h

Un homme parmi les lions

L'histoire vraie d'un défenseur acharné de la vie sauvage et des lions.
Avec Richard Harris.

18h **Le club des 100 watts**
Superdébilecoeurant! Les meilleurs sketches!
Et un jury de 24 jeunes!
Réalisation-coordination: Jean-Pierre Morin

22h **Pierre Nadeau rencontre**
Entrevue avec le lutteur Jean Ferré.
Réalisation: Jean Rousseau

35 ans

Ça change de la télé

Télé-Québec
telequebec.tv

LIVRES

Un homme de lettres québécois à Berlin

Michel Biron

Connaissez-vous Edmond de Nevers? Né en 1862 près de Trois-Rivières, il est un homme de lettres comme il y en a quelques-uns à son époque. Il incarne un être de connaissance et de culture davantage qu'un écrivain au sens moderne. Il est le contraire d'un Nelligan, qui a écrit son œuvre en même temps que lui et qui représente le marginal absolu. Né Edmond de Boisvert, cet avocat de formation appartient à la catégorie que l'historien littéraire Berthelot Brunet appelait malicieusement les «professionnels», c'est-à-dire ceux qui ont exercé une profession libérale. S'il choisit de ne pas pratiquer le droit, Edmond de Nevers n'a rien du marginal: il fréquente le monde et donne son avis éclairé sur la direction que devrait suivre son pays. Il n'écrit pas pour écrire mais pour instruire son lecteur, ce qui est tout autre chose. C'est probablement pour cela qu'il est aujourd'hui à peu près oublié, sauf chez les historiens littéraires.

Ceux-ci citent généralement ses deux essais, *L'Avenir du peuple canadien-français* (1896) et *L'Âme américaine* (1900), mais rares sont ceux qui les relisent aujourd'hui, sauf pour y trouver un plaidoyer convaincant en faveur des sciences, de la culture et de l'enseignement. Tout en s'attribuant un nom aux consonances aristocratiques, Ed-

mond de Nevers s'éloigne de la pratique du droit et va s'installer en Europe, où il habitera durant douze ans. L'homme parle sept ou huit langues, dont le norvégien (il traduit un texte d'Ibsen). Il étudie à Berlin, voyage à Vienne, Rome, Madrid, Lisbonne, puis, de 1892 à 1900, il devient traducteur et rédacteur à l'agence de presse Havas, à Paris. Il meurt peu de temps après son retour au pays, âgé seulement de 44 ans.



CARREFOURS

Les *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*, publiées grâce à Hans-Jürgen Lüsebrink, permettent d'en savoir un peu plus sur le séjour européen de cet homme de lettres. Il s'agit de vingt-deux lettres envoyées au journal *La Presse* entre 1888 et 1891. La découverte de cette série de lettres n'a rien de renversant, il faut le dire. Edmond de Nevers suit les cours des plus grands professeurs allemands, participe à la vie berlinoise et observe les mœurs germaniques avec l'application parfois un peu scolaire d'un apprenti ethnologue. Il explique le système politique prussien, peint le portrait d'un Bismarck va-en-guerre, compare la vie urbaine et rurale, etc. L'actualité est décrite sur le ton du reportage plus que de l'essai. Souvent didactique, Edmond de Nevers est moins personnel qu'Octave Crémazie, moins émuant qu'Arthur Buies, moins exalté que Lionel Groulx. Reste que de Nevers est le premier et, pendant

longtemps, l'unique intellectuel canadien-français à s'intéresser à l'Allemagne.

Antisémitisme et nationalisme

Les lettres les plus originales évoquent certaines particularités de la structure sociale allemande. Dans la septième lettre, qui aborde la question de «l'échelle sociale en Allemagne», on lit par exemple une comparaison assez fine des hiérarchies sociales en Amérique et en Allemagne (de Nevers se moque du culte germanique de l'uniforme, «aristocratie exclusive de l'épaulette»). À quelques reprises, l'écrivain ethnologue célèbre le prestige qui entoure les universités allemandes («le peuple allemand [est] le peuple le plus instruit, le plus savant, le plus érudite de la terre»), mais il se retient d'établir une comparaison explicite avec le Canada français, comme s'il craignait d'entraîner une polémique. Même prudence au sujet de l'antisémitisme qu'il perçoit aisément tout au long de son séjour, tant à Berlin qu'à Vienne ou à Rome. Plusieurs lettres y font directement écho, avec une sorte de neutralité bienveillante à l'égard des juifs. Toutefois, dans l'une d'entre elles, écrite depuis un village en Hongrie, de Nevers trahit son propre antisémitisme. Une phrase en particulier fait frémir: «Puèbèki est un des villages les plus heureux de la Hongrie, car il n'a pas de juifs.» La lettre se termine ainsi: «Si je n'étais pas Canadien, je voudrais être habitant de Puèbèki.»

Pourquoi, à l'inverse de nom-

breux intellectuels québécois traversant l'Atlantique, Edmond de Nevers choisit-il d'aller en Allemagne avant de s'installer en France? Au-delà des raisons pratiques ou circonstancielles, Lüsebrink y voit une façon d'échapper à «l'hégémonie culturelle française», l'Allemagne servant selon lui de «réservoir d'altérité». La France, comme patrie intellectuelle et plus généralement comme mère-patrie, reste toutefois très présente dans l'Allemagne d'Edmond de Nevers. Il évoque fièrement l'admiration du peuple allemand pour ce qu'il appelle «la supériorité intellectuelle de la France». Il ne manque pas une occasion de rappeler qu'il est lui-même Français et se montre cassant sur ce point: «Nous sommes encore bien Français, n'est-ce pas, malgré que quelques rares Canadiens, oh! bien rares, soient assez stupides pour ne plus vouloir l'être.» Si l'Allemagne fascine autant Edmond de Nevers, c'est aussi parce que c'est le pays où le nationalisme de masse triomphe et où la littérature nationale existe plus que partout ailleurs.

L'écrivain classique au Québec

Le nationalisme d'Edmond de Nevers est cependant plus retenu que celui qu'il observe autour de lui. Il se méfie des excès de patriotisme et, plus généralement, d'un certain lyrisme qui vient en droite ligne du romantisme. C'est peut-être même là que réside le principal intérêt de cette écriture journalistique: elle refuse les facilités du lyrisme et prend résolue-

ment parti contre le romantisme. Si la publication des *Lettres de Berlin* a quelque chose à nous apprendre, c'est moins par leur contenu que par leur forme. Edmond de Nevers s'interdit le lyrisme et la grandiloquence qui seront à la mode chez les écrivains comme Lionel Groulx ou Félix-Antoine Savard. C'est un écrivain «classique», mais à condition de donner à ce mot un sens assez précis. Classique, Edmond de Nevers l'est par sa formation traditionnelle, par sa culture humaniste et par son écriture à la fois élégante et dépouillée. Mais n'imaginons pas qu'il soit enseigné dans les classes du cégep ou des universités. C'est au contraire le type d'écrivain dont on ne parle guère, en dépit ou à cause de ce classicisme un peu austère qui le caractérise et qui paraît irrémédiablement étranger au canon québécois.

Il fait partie d'une lignée d'écrivains marginalisés par une pureté d'expression qui, ailleurs, leur conférerait une autorité intellectuelle certaine. Cette lignée com-

prend des écrivains respectables comme Ringue, Victor Barbeau, Maurice Blain, Jean Ethier-Blais et quelques autres. On ne les fréquente presque plus, sauf le premier pour un (faux) roman de la terre. L'aristocrate Edmond de Nevers renvoie à cette curieuse constellation d'hommes de lettres qu'on dirait à jamais démodés et isolés, tout juste bons pour l'Académie canadienne-française. Le charme de leur prose — remarquons qu'ils sont tous des prosateurs et non des poètes — n'opère qu'à distance. L'écrivain qui choisit l'élégance classique du style devrait méditer cette leçon: le classique au Québec recoupe rarement le canonique.

LETTRES DE BERLIN ET D'AUTRES VILLES D'EUROPE

Edmond de Nevers
Texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink
Editions Nota Bene
Québec, 2002, 296 pages

Ne pas boudier Boubat

OLIVIER ZUIDA
LE DEVOIR

Reporters sans frontières (RSF), organisme voué à la défense de la liberté de la presse, publie périodiquement les clichés des meilleurs photographes, sous forme d'albums fort bien réalisés. Le petit dernier, en rayons, est consacré à Édouard Boubat, photographe français.

Après la guerre, c'est dans la vingtaine que Boubat se mit à la photographie, en pleine époque de l'existentialisme, à Saint-Germain-des-Près. Ses meilleurs copains s'appelaient Prévert, Doisneau, Brassai. Sans attendre, il se fit enrôler par le magazine *Réalités* et lui resta fidèle jusqu'à sa dernière parution, dans les années 70. Que ce soit à titre de reporter pour le magazine, puis comme photographe indépendant, Boubat parcourut les cinq continents, dans une pleine liberté. En entrevue pour *Réponses-photo*, en 1999, il commentait son époque: «Je faisais du reportage. Comme le magazine était mensuel, nous n'étions pas liés à l'actualité (...). J'ai alors connu un autre monde, à une époque où les voyages étaient plus compliqués, et la planète moins soumise aux rythmes du tourisme.» S'il traversa des pays en guerre, des révolutions, s'il a côtoyé des populations accablées, ce sont des témoignages d'espoir, de vie et de paix qu'il ramenait de ses périodes. Il fut, pour cette raison, baptisé «correspondant de paix» par son ami Prévert. «Je suis un faux naïf, qui tente de montrer autre chose. Mais je n'ignore pas le reste», confiait-il toutefois à *Chasseur d'images*, en 1998. Il nous quittera l'année suivante.

Édouard Boubat n'est pas l'auteur captif d'un seul cliché, de la «photo du siècle», celle par laquelle le succès arrive. C'est dans son ensemble que son œuvre se révèle, en une poésie magnifique, intemporelle et romantique. Inconnu du grand public, plus discret que ses contemporains Doisneau ou Cartier-Bresson, son regard semble moins coquin, moins insolent. Pudique, le photographe suggère, s'efface, il ne vole pas ses images. L'ouvrage présente une multitude de photographies, du bout du monde ou de la ruelle voisine, dont les plus connues ont été réalisées en 1956, au Portugal: un Boubat en état de grâce, du grand art. Au fil des pages, les clichés s'agencent par thèmes: la femme, célébrée avec réserve et retenue, l'eau, l'enfance, la vie quotidienne, le couple... l'intérêt du lecteur ne flanche pas. Un enfant court à Pé-

REPORTERS SANS FRONTIÈRES
Inde, 1973, d'Édouard Boubat.

kin, un autre à Louxor: deux clichés, que vingt-sept ans séparent d'une marge, sans anachronisme. Si cette publication perpétue la tradition d'excellence, à prix audacieux, que propose RSF depuis des années, elle n'est pas à l'abri d'une petite critique, j'en soumettrais même deux. Bien qu'un nombre impressionnant de photos soient présentées, la période Mai 68 semble avoir été écartée. Dommage, le correspondant de paix apporte un témoignage tout en suggestion, où le symbole tient lieu de pavé. D'autre part, si Boubat a exclusivement travaillé noir et blanc, RSF nous avait justement habitués à de superbes reproductions monochromes, profondes et riches en tonalités, mais voilà que la qualité semble fléchir légèrement. À ma surprise, les images ont été traitées selon une technique habituellement réservée à la couleur, entraînant une dominante parfois trop chaude, souvent magenta, ou pire, verdâtre, selon la source d'éclairage. L'effet sépia fut à l'évidence recherché, mais au résultat, on se demande s'il s'agit d'une démarche délibérée, d'un artifice ou d'une dérive incontrôlée à l'impression. L'œuvre du photographe s'en trouve détournée, les images apparaissent moins nettes, les ombres légèrement bouchées. On y perd en subtilité... mais pas de quoi boudier Boubat, ça non!

ÉDOUARD BOUBAT,
POUR LA LIBERTÉ
DE LA PRESSE
Reporters sans frontières
Paris, 2002, 128 pages

Pierre Perret

Le parler des métiers

PIERRE PERRET

DICTIONNAIRE THÉMATIQUE ALPHABÉTIQUE

Robert Laffont

« Ce dictionnaire est du nanan, un inépuisable banquet pour ceux qui ont la gourmandise des mots. »

Bernard Pivot,
Le Journal du Dimanche

« Un cadeau à s'offrir si on aime la langue française »

Joël Le Bigot,
Samedi et rien d'autre

Robert Laffont

ROBER RACINE

L'OMBRE DE LA TERRE

« L'Ombre de la Terre, récit incroyablement complexe où l'emporte in extremis la candeur de l'enfance, déroutera les amateurs de trames linéaires. Mais il réjouira ceux qui goûtent les aventures littéraires fortes, aux parfums puissants et généreux. »

Hélène de Billy
Amazon.ca

L'OMBRE DE LA TERRE

Roman
276 pages • 22,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

À couteaux tirés.

Dimanche 21 h
Avec un grand A / Michel et François

Un fils retrouve son père qu'il n'a pas vu depuis 20 ans. Signé Janette Bertrand.

Réalisation : Pierre Gagnon

18 h Le club des 100 watts

C'est la 500^e! Avec Marc-André Coallier, la famille Vachon, le vendeur Snoro et beaucoup de jeunes.

Réalisation-coordination : Jean-Pierre Morin

20 h La Bottine Souriante - Comme des démons

Tapez du pied, chantez avec un groupe des plus endiablés.

35 ans

Ça change de la télé

Télé-Québec
telequebec.tv

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Esther et les fascistes



Louis Cornélius

La politologue-historienne Esther Delisle a une obsession: débusquer la tentation fasciste dans le Québec du XX^e siècle. En soi, cette mission est parfaitement légitime et nécessaire. Si des intellectuels d'ici ont été tentés par le fascisme, et certains le furent, on ne voit pas au nom de quel principe il faudrait s'interdire d'en faire l'histoire. Esther Delisle a aussi une hypothèse: le fascisme a été, au XX^e siècle, l'inspiration dominante des contestataires de l'ordre établi au Québec, contestataires qui appartiennent essentiellement au courant nationaliste. Intéressante, cette hypothèse exige doigté et rigueur à l'étape de la démonstration parce qu'elle comporte un fort potentiel accusatoire.

Troisième ouvrage d'une trilogie amorcée avec *Le Traître et le Juif*, un essai très controversé sur Lionel Groulx, et poursuivie avec *Mythes, mémoire et mensonges. Essais sur l'imprégnation fasciste au Québec* formule trois thèses. D'abord, le relatif silence au sujet de la Seconde Guerre mondiale de certains «*Canadiens français de renom qui sortaient de l'adolescence en 1939*» s'expliquerait par le désir de ces élites de cacher leur appui, et celui de leurs maîtres à penser du temps, «*aux forces de l'Axe, et surtout à l'Italie de Mussolini et à la France de Pétain*»; ensuite, «*les jeunes révolutionnaires des années 60 sont à plusieurs égards les héritiers des jeunes révolutionnaires des années 30*»; enfin, le Québec des années 60 reste en proie à «*l'imprégnation fasciste*».

Emprunté à Zeev Sternhell, spécialiste du fascisme français, ce concept d'«*imprégnation fasciste*», utilisé pour désigner la «*volonté de rupture de l'ordre libéral*», souffre, tel que repris par Esther Delisle, de son caractère trop général. Pertinent pour traiter d'un certain nombre de dérives intellectuelles dans le Québec des années 30 et 40, il s'applique mal, me semble-t-il, à l'agitation révolutionnaire d'extrême gauche des années 60. Dans les deux cas, bien sûr, «*l'ordre libéral*» est radicalement contesté, mais cette contestation ne se nourrit pas aux mêmes sources. C'est entretenir la confusion que d'amalgamer, comme le fait Delisle, ces deux formes de critique du libéralisme.

De plus, s'il est vrai que, au Québec, ces deux moments forts de la critique de l'ordre établi se sont rejoints dans le nationalisme, cela ne permet pas pour au-

tant de les confondre ni de postuler une adéquation entre le nationalisme et le fascisme. On peut en effet souhaiter rompre avec «*l'ordre libéral*» au nom du nationalisme si cet ordre masque un réel rapport d'oppression nationale, et cette intention n'a en soi rien de fasciste. Elle peut l'être, mais elle ne l'est pas nécessairement. En d'autres termes, en situation d'oppression nationale, un homme de droite et un homme de gauche peuvent se rejoindre dans le nationalisme et souhaiter en finir avec cette conjoncture, mais parler de fascisme en général pour désigner les différents visages de ce mouvement engendre plus de confusion que de lumière historique.

Aussi, quand Esther Delisle traite, dans son premier essai intitulé «*Fragments d'une jeunesse retrouvée*», de l'imprégnation fasciste qui affecte plusieurs jeunes intellectuels de l'époque, sa thèse, dans une certaine mesure, est difficilement réfutable. Mussolini et Salazar ont bel et bien fasciné les Hertel, Laurendeau, Drapeau, Michel Chartrand et Trudeau, qui les considéraient comme des modèles de chefs nationalistes et corporatistes.

L'imprégnation fasciste s'impose comme une évidence dans les textes de ces nationalistes en quête d'une troisième voie entre le libéralisme et le communisme. La plupart, cela dit, en sont revenus assez vite, ce qui tend à illustrer le caractère très superficiel de leur égarement, qui fut cependant bien réel. Leur malaise subséquent à cet égard, que Delisle attribue à un révisionnisme malsain, témoigne justement, peut-on présumer, de leur prise de conscience. On ne saurait

blâmer l'essayiste de vouloir rétablir les faits historiques, mais cela ne devrait pas servir à condamner des intellectuels qui, souvent, ont fait amende honorable par la suite, en gestes ou en paroles, en combattant ce qu'ils avaient embrassé.

Quant à eux, les jeunes révolutionnaires des années 60 furent-ils «*les héritiers des jeunes révolutionnaires des années 30*», ainsi que tente de le démontrer Esther Delisle dans son deuxième essai intitulé «*Vieille garde et Jeunes-Turcs*»? Partagés par les deux cohortes, le nationalisme militant et la volonté de casser le système permettent-ils de l'établir? Des distinctions s'imposent ici. Anticolonialistes, les jeunes intellectuels de *Parti pris*, du *Quartier latin*, ainsi que les militants du FLQ poursuivent en effet une tradition de critique radicale, mais ils le font au nom d'un projet socialiste dont les visées sont totalement différentes de celles des cryptofascistes des années 30. L'autoritarisme des Mussolini et Salazar était connu et valorisé en tant que tel. Chez les jeunes révolutionnaires nationalistes québécois des années 60, la volonté de rupture avec l'ordre établi n'a pas cette essence autoritaire. C'est, par exemple, au Castro décolonisateur qu'ils rendent hommage, non pas au dictateur. En toute inconscience, sûrement, mais cela n'en indique pas moins une différence fondamentale par rapport à l'attitude de leurs aînés, ce qui devrait nous interdire l'amalgame sans pour autant nous empêcher de critiquer la dérive gauchiste, et non fasciste, de ce mouvement.

Les deux cohortes présentées ont été indépendantistes et antilibérales. Avancer, cela dit et comme le laisse entendre Esther Delisle à mots à peine couverts, qu'elles ont été antilibérales parce qu'indépendantistes relève de l'interprétation abusive. Il existe, au Québec, une tradition indépendantiste démocratique (les Patriotes, Fernand Dumont, le PQ) et une tradition antilibérale anti-indépendantiste (Adrien Arcand, certains groupuscules d'extrême gauche dans les années 70). En ce sens, le concept d'imprégnation fasciste utilisé par Delisle, en liant nationalisme et antilibéralisme, pêche par généralisation abusive.

L'essayiste aurait été mieux avisée de présenter son projet comme une exploration des manifestations de l'antilibéralisme au Québec, avec les distinctions qui s'imposent, et de chercher à en déterminer les causes

multiples au lieu de se rabattre hâtivement sur l'explication par le nationalisme. Au Québec comme ailleurs, la question à ce sujet reste la même: pourquoi ceux qui souhaitent radicalement changer le monde errent-ils si souvent? Parce qu'ils sont nationalistes? D'abord, c'est loin d'être toujours le cas; de plus, plusieurs le sont que l'imprégnation fasciste n'atteint pas. Aussi faut-il chercher ailleurs.

Anecdote, le dernier essai de cet ouvrage, qui tente de montrer «*que le libéralisme et la décence apparaissent mal assurés dans le Québec des années 60*», intéresse mais ne convainc pas. Résumé de l'affaire Lahaie, du nom d'un jeune frère enseignant qui, en 1964, dans une école de Montréal, prône une méthode d'émulation faisant appel de manière complaisante à la figure d'Hitler, cette étude intitulée «*Heil Christ!*» illustre bien que chaque époque a ses têtes brûlées (le jeune frère nazillon) et ses inconscients (ceux qui l'ont défendu un peu vite) mais exagère en faisant des seconds des cryptofascistes, symptomatiques de la mentalité québécoise de l'époque. On lui reconnaît au moins le mérite, toutefois, de rappeler que la vigilance et l'éducation, en cette matière, étaient et restent nécessaires.

Audacieux mais injustes à certains égards, les essais d'Esther Delisle ont été énergiquement dénoncés depuis dix ans. En postface à ces *Essais sur l'imprégnation fasciste au Québec*, le romancier Pierre K. Malouf vient à la défense de l'essayiste en reprenant, sur un ton encore plus pamphlétaire, l'essentiel des thèses... et des abus de sa protégée. Certains que cela choque, et j'en suis, voudraient presque les faire taire, mais là, je n'en suis plus. J'en serais surpris peut-être quelques-uns, mais convaincu de la nécessité de l'approche pamphlétaire dans le domaine des idées, j'en conclurai ceci: si leurs exagérations servent à briser l'indifférence et à relancer le débat, elles n'auront pas été inutiles.

louiscornelius@parroinfo.net

ESSAIS SUR L'IMPRÉGNATION FASCISTE

AU QUÉBEC

Esther Delisle
Éditions Varia

Montréal, 2002, 258 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Elle, oui. Mais lui...

LA BIBLIOTHÉCAIRE
ET L'AMÉRICAINSylvie Gagnon
Éditions Les Intouchables
Montréal, 2002, 150 pages

«**B**ibliothécaire, cela me va. Tranquille. C'est déjà ça de pris.» Au fil de ces petites notations sèches, agrémentées d'un cynisme occasionnel et d'un dégoût de toute forme d'ambition, la bibliothécaire — et narratrice — du roman de Sylvie Gagnon paraît être la cousine lointaine, version actualisée, du Hervé Jodoin, le célèbre libraire de Gérard Bessette. «*Apparemment, tout le monde continue de parler, tente de communiquer. C'est seulement moi qui, un jour, n'y suis plus arrivée.*» Jusqu'à ce silence que, comme Jodoin, elle trouve préférable aux chimères de la parole.

Mais cette femme — dont on apprendra qu'elle se prénomme Blanche — aime les livres: leurs titres titillent son imagination, elle a du plaisir à les ranger et elle aurait tendance à préférer les romans à la vraie vie parce que, dans ceux-ci, croit-elle, les événements et les protagonistes sont mieux fixés. Comme elle ne cite pas d'exemples, nous sommes obligés de la croire sur parole.

Comme le Jodoin de Bessette, elle existe à peine et se contente de cette transparence qui fait qu'on la remarque rarement, sauf les rares fois où elle fait une colère.

Elle vit seule, tout tranquillement. Elle ne fréquente à vrai dire qu'un certain Robert, qui fut un de ses professeurs au cégep et qui a pris soin d'elle lors d'un moment difficile. Il n'y a que lui qui sache la prendre, «*qui soit parfait, homosexuel et compréhensif.*»

On notera, dans cette sérénité, un goût des rapprochements incongrus mais surtout la faculté qu'a cette bibliothécaire de suggérer une sensibilité très vive, sous des dehors réchés.

Et puis, elle a un imaginaire qui



Robert Chartrand

prend la forme d'un goût de l'ailleurs, qu'elle satisfait dans les livres ou à l'occasion de voyages, ne serait-ce qu'au Chicoutimi de son enfance. Enfin, elle se croit une faculté de lire les autres — amis, collègues ou abonnés de la bibliothèque —, qu'elle observe comme une entomologiste. Les corps parlent, elle en est sûre, à qui sait les écouter et les observer. On peut même y lire leurs destins.

Cette femme qui n'aime pas se faire remarquer est pleine d'histoires, qu'elle laisse échapper comme malgré elle. Des épisodes de son enfance, imbibée d'eau bénite, jusqu'à ce que, jeune fille, elle ait signifié son congé à Dieu le père, dont elle n'avait plus besoin pour s'accabler de reproches.

Elle a vécu des «*événements*», assez marquants pour qu'elle classe son passé en un avant et un après.

Elle s'est laissée embrigader dans une secte, dont le gourou avait tous les attributs du manipulateur. Frimeur, séduisant — c'était au début de leurs rapports —, elle voit bien, avec le recul du temps, qu'il fut avant tout un parasite habile. Cet égarement de jeunesse se terminera dans le feu et la mort, semblable à des dénouements bien connus de ces groupuscules qui ont fait les manchettes ces dernières années.

Bien résolue à ne plus se laisser blesser, cette femme avoue avoir eu deux dérogations. Une, sans conséquence, un alter ego, paumé comme elle croit l'être. Et une autre, aussi désespérée, avec un professeur de littérature, États-Unien

d'origine, un historien de l'actualité immédiate — on remarquera le paradoxe — qu'elle relance à Washington où, comme elle le soupçonnait, il a sa vie toute organisée.

Il ressort ceci, de ce roman, que les hommes sont des séducteurs à la petite semaine mais se révèlent tôt ou tard sous leur vrai jour: des salauds ou des goujats. D'abord commis à leur travail, et apparemment capables d'un engagement amoureux. Mais foncièrement lâcheurs, odieux au besoin. Et convertis en businessmen calculateurs après avoir abandonné sans états d'âme leurs idéaux d'antan.

Les femmes, elles — cette autre race —, demeurent soucieuses de leur apparence. Naïves, flouées par la vie et les hommes, elles reprennent du service, même quand elles jurent qu'on ne les y reprendra plus.

Or voici l'homme, perdant au départ. La deuxième partie du roman de Gagnon démarre en effet avec l'histoire d'Alan White, qu'on avait entraperçu dans la première partie. Professeur de cégep, comme Robert, l'ami de Blanche, il est historien, mais il est ici l'étranger de service, l'États-Unien à qui on va demander de s'intégrer à une certaine québécoisité et qui va s'y prêter de bon gré. Qu'en est-il de cet homme qui occupe l'essentiel de la deuxième partie du roman de Gagnon? Il a eu une enfance dorée à Boston, a perdu ses parents alors qu'il avait 25 ans.

L'actualité, proche ou immédiate, rejoint cet homme par un biais qu'il n'aurait pas imaginé. C'est alors que le roman de Gagnon verse dans le mélodrame, avec tout le sentimentalisme et les clichés qu'on pouvait craindre. L'États-Unien poursuit une «*évolution*» trop commode pour qu'on y croie. D'abord indifférent, voire méprisant à l'endroit des Canadiens-français — il avale bêtement ce qu'il lit —, il finit par s' québécoiser à leur contact. Mort puis ressuscité — il avait bu force bières —, on le retrouve réincarné dans la défroque d'un Christ nord-américain qui renaît à ses racines,

devenu critique à l'endroit de son pays d'origine.

La première partie du roman de Gagnon est très bien menée, jusqu'à ce qu'elle s'embrouille. La partie qui met en vedette l'Américain sombre dans les clichés et le sentimentalisme. On s'ennuie alors de la bibliothécaire qui, heureusement, reparait çà et là.

Sylvie Gagnon a créé un personnage de femme remarquable, particulier, qu'on a envie de lire. C'est sa bibliothécaire. L'Américain, lui, apparaît comme un jumeau de service, porteur, de clichés dont il se serait bien passé. Est-ce le personnage qui manque de substance, ou son histoire tarabiscotée, ou encore le passage à la troisième personne, alors que S. Gagnon semble être bien plus à l'aise dans l'écriture de proximité?

La *Bibliothécaire et l'Américain* est un roman très nord-américain, à l'imaginaire voyageur. On y retrouve un axe Québec-États-Unis, d'où ressortent Chicoutimi — lieu des origines — et Washington — lieu d'arrivée. Et, entre les deux, Montréal et Boston, tous deux lieux de réconfort et de retrouvailles, d'échanges. Il n'est pas indifférent que la bibliothécaire ait l'impression — illusoire? — d'exister à Boston, loin du Chicoutimi de sa jeunesse ou du Montréal récent.

On retiendra de ce roman que la problématique de l'identité est plus intéressante lorsque elle est résolue.

Pour ce qui est de la dualité québécoise — ou nord-américaine —, elle se nourrit ici de clichés, qui n'avancent à rien. Reste, ce qui n'est pas rien, un personnage de femme bien campé qui, avec le recul, ressemble davantage qu'au Jodoin de Bessette à ces voix de femmes des livres d'Helène Monette, celles de *Crimes et chatouillements* ou *Le Goudron et les Plumes*.

L'Américain n'est pas à la hauteur de la librairie. Il y a là une vengeance sur la réalité, que Sylvie Gagnon n'a peut-être pas voulue.

robert.chartrand5@sympatico.ca

Yasmina Khadra

Les hirondelles
de Kaboulroman
Julliard

Un roman éblouissant

«*Écrivain de la détresse et de l'exaction, il manie l'art de juxtaposer la douceur et la brutalité, la compassion et le cauchemar.*»

Guylaine Massoutre, *Le Devoir*

«*Un cri déchirant au cœur de la nuit de l'obscurantisme.*»

Le magazine littéraire

«*Dans un style regorgeant de trouvailles linguistiques, où le français est sans cesse enrichi par la langue et la culture arabes, Yasmina Khadra a su prouver que, si le drame de l'intégrisme religieux islamiste résiste aux analyses et au manichéisme, celui-ci peut trouver une explication dans la fiction.*»

Elias Levy, *La Presse*

«*Yasmina Khadra met toute son efficacité narrative au service d'un conte effrayant et sublime [...]. On sort chancelant de ce livre.*»

Le Point

Julliard

HISTOIRE

L'empire aux palais dévorés

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

C'est quelque part entre le IX^e et le XIII^e siècle, et pendant qu'en Occident le Moyen Âge se préparait lentement à accoucher de la Renaissance, que la péninsule indochinoise vit l'apogée d'une de ses plus brillantes civilisations: celle des Khmers.

Fortement influencé par ses deux prestigieuses voisins, l'Inde et la Chine, en guerre perpétuelle avec les contrées limitrophes qui sont aujourd'hui le Vietnam, le Laos, la Thaïlande et la Birmanie, le Kamboujadesha (Cambodge en sanscrit) nous a laissés une multitude de temples majestueux aujourd'hui dévorés par l'humidité de la jungle tout autant que par le temps. On y trouve gravée — sur les bas-reliefs et sur les statues souvent gigan-

tesques protégeant le centre du monde symbolique sur lequel s'élevaient les temples et les palais — l'histoire guerrière et religieuse des Khmers.

Le centre de l'empire était situé dans la plaine d'Angkor, une des plus fabuleuses machines à riz que l'homme ait jamais inventées. Car le pouvoir des empereurs khmers reposait sur la richesse des récoltes. Et ils veillaient à l'assurer, incarnation des dieux sur terre, par un brillant système d'irrigation, de douves, de barrages et de canaux alimentant les rizières en eau fraîche. Accessoirement, pourrait-on dire, chaque demeure impériale était construite autour du grand réservoir (*baray* en sanscrit; le plus grand faisait huit kilomètres par deux de large) qui approvisionnait la région, ce qui explique le caractère quasi lacustre des palais enfouis

maintenant sous la végétation. Mais pas nécessairement le raffinement indicible des artisans qui ont sculpté là des images d'une finesse et parfois aussi d'un grotesque absolument inouïs...

Ce livre somptueux retrace l'histoire des souverains khmers, l'évolution de l'architecture et la saga de ces «*palais dévorés*» jusqu'à ce que l'UNESCO inscrive Angkor à sa liste des sites protégés du Patrimoine de l'humanité, en 1989. Mais il faut retenir que c'est aussi un ouvrage parfois aride. Par souci d'exactitude, l'auteur Marilia Albanese livre ici un texte extrêmement fouillé — fastidieux même par moments dans les chapitres où elle aborde la généalogie des empereurs — qui souligne à sa façon le sérieux que l'on a apporté à la préparation de l'ouvrage. C'est ce qui fait d'abord de *Angkor - Splendeurs de l'art khmer* une

sorte de constat de l'état des lieux et des recherches. En d'autres mots: une référence.

Comme d'habitude, les Éditions Gründ ont apporté un soin quasi maniaque à la réalisation du livre: les photos sont éblouissantes, les notes et indications identifient clairement chaque illustration et la mise en page réussit même à coller aux sujets traités dans les différents chapitres. Voilà comment on fait un livre à la hauteur de ses ambitions et de son sujet.

ANGKOR

SPLÉNDEURS DE L'ART KHMER
Marilia Albanese
Adaptation française
par Bernadette Imbert
Éditions Gründ
Paris, 2002, 296 pages

Culture

Le cinéma Pour l'horaire complet, consultez L'agenda

exCentris HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Le top 10 de nos critiques

En cette fin d'année, nos critiques ont jeté un coup d'œil rétrospectif sur la moisson cinématographique de 2002, qui fut plutôt riche d'ailleurs. Plusieurs films des États-Unis, où le courant créatif prend une vraie vigueur, se retrouvent sur la liste des favoris. Mais Polanski, Almodóvar et compagnie sont aussi au rang des grands crus.

ODILE TREMBLAY



FILMS SEVILLE
Parle avec elle, de Pedro Almodóvar.

PARLE AVEC ELLE de Pedro Almodóvar
ADAPTATION de Spike Jonze
INTERVENTION DIVINE d'Elia Suleiman
LE PIANISTE de Roman Polanski
LE FILS de Jean-Pierre et Luc Dardenne
GANGS OF NEW YORK de Martin Scorsese
NO MAN'S LAND de Danis Tanovic
L'EMPLOI DU TEMPS de Laurent Cantet
FAR FROM HEAVEN de Todd Haynes
ABOUT SCHMIDT d'Alexander Payne

Meilleur film québécois
LE NEG' de Robert Morin

MARTIN BILODEAU

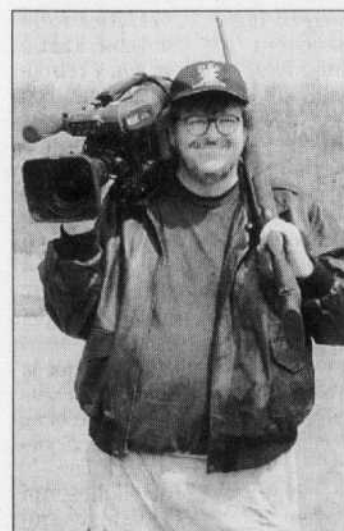
FAR FROM HEAVEN de Todd Haynes
PARLE AVEC ELLE de Pedro Almodóvar
SUR LES LEVRES de Jacques Audiard
LANGLAISE ET LE DUC d'Eric Rohmer
ABOUT SCHMIDT d'Alexander Payne
GANGS OF NEW YORK de Martin Scorsese
INSOMNIA de Christopher Nolan
LE PIANISTE de Roman Polanski
COMMENT J'AI TUÉ MON PÈRE d'Anne Fontaine
L'EMPLOI DU TEMPS de Laurent Cantet

Meilleur film québécois
QUÉBEC-MONTREAL de Ricardo Trogi



ARCHIVES LE DEVOIR
Far From Heaven, de Todd Haynes.

ANDRÉ LAVOIE



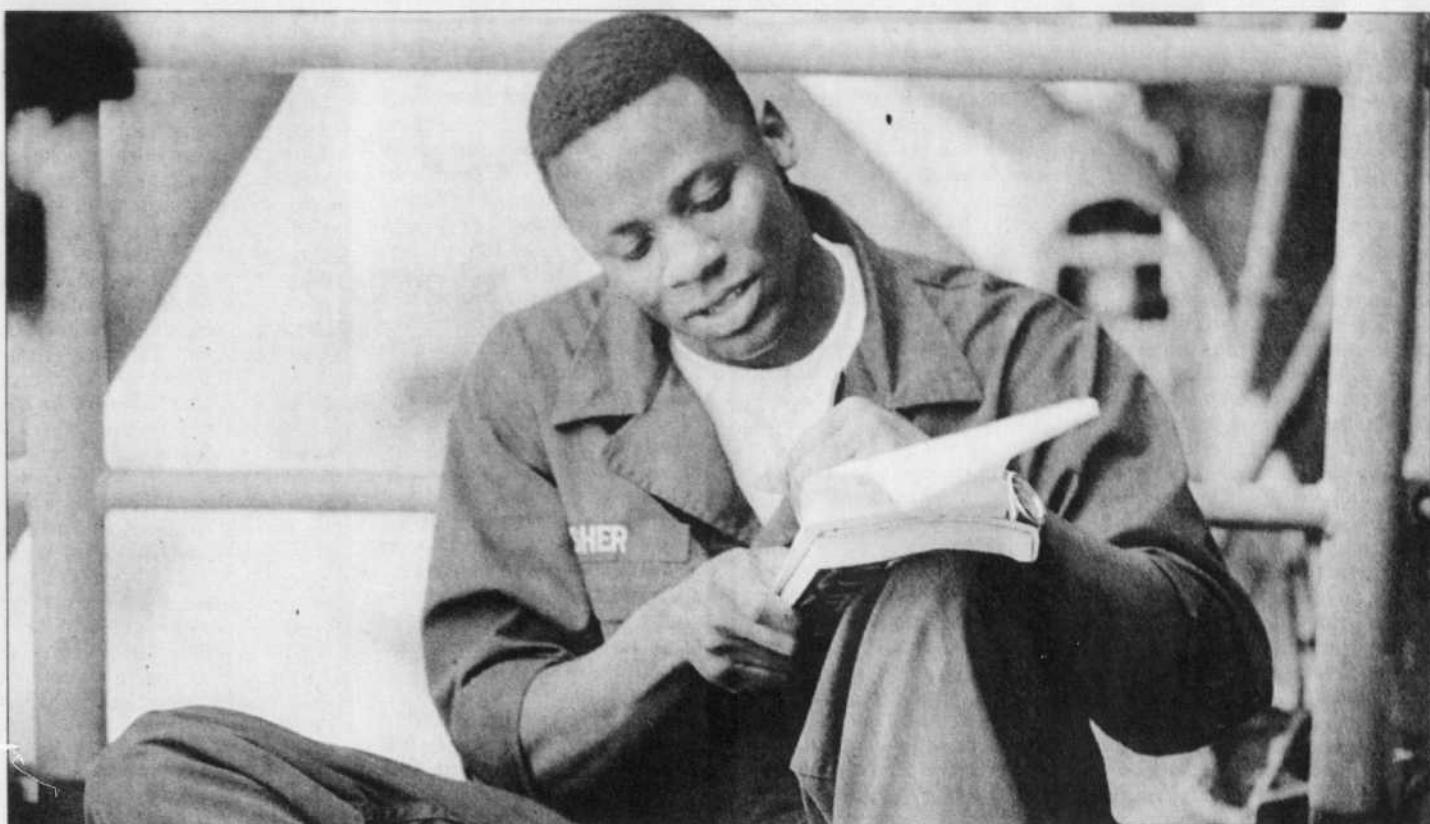
ARCHIVES LE DEVOIR
Bowling For Columbine, de Michael Moore.

BOWLING FOR COLUMBINE de Michael Moore
PARLE AVEC ELLE de Pedro Almodóvar
LANGLAISE ET LE DUC d'Eric Rohmer
ROAD TO PERDITION de Sam Mendes
IN THE BEDROOM de Todd Field
ALL OR NOTHING de Mike Leigh
BLOODY SUNDAY de Paul Greengrass
LE FILS de Luc et Jean-Pierre Dardenne
FAR FROM HEAVEN de Todd Haynes
CHAOS de Coline Serreau

Meilleur film québécois
YELLOWKNIFE de Rodrigue Jean



ARCHIVES LE DEVOIR
Le Pianiste, de Roman Polanski.



Derek Luke dans Antwone Fisher, de Denzel Washington.

Du tout-cuit sans invention

ANTWONE FISHER
De Denzel Washington. Avec Derek Luke, Joy Bryant, Denzel Washington, Salli Richardson. Scénario: Antwone Fisher. Image: Philippe Rousselot. Montage: Conrad Buff. Musique: Mychael Danna. États-Unis, 2002, 117 minutes.

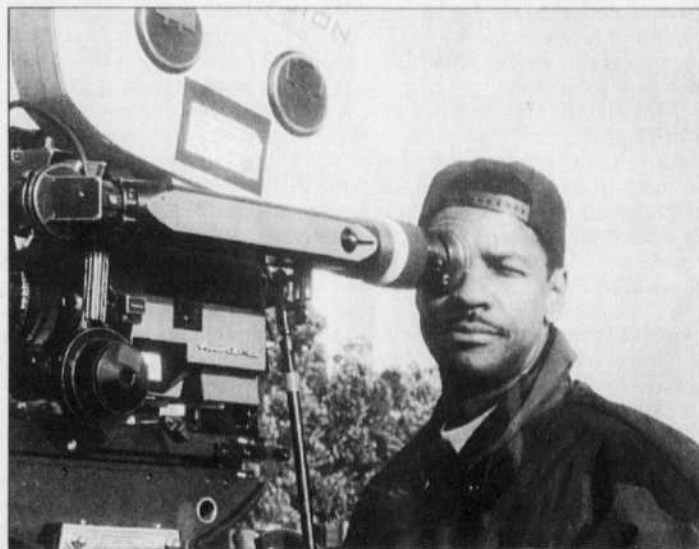
MARTIN BILODEAU

Signe d'intégrité s'il en est, Denzel Washington est parvenu, pour son premier long métrage à titre de metteur en scène, à réaliser un film qui lui ressemble: d'un ennuï poli, réactionnaire, moralisateur et triomphaliste. Du coup, *Antwone Fisher* se voit et s'entend comme une prière en famille, pour le salut de laquelle Washington signe d'ailleurs cette ronflante plaidoirie.

Dans *Antwone Fisher* (le prénom se prononce Antoine avec un accent yankee), la famille est une sorte de paradis perdu, un éden pour les orphelins à qui elle promet d'anesthésier tous les maux. L'histoire vécue que nous raconte Washington se déploie sur un axe fortement marqué par ce repère: il y a d'une part Fisher (excellent Derek Luke), matelot dans la marine américaine, solitaire et sans famille, cantonné sur la côte californienne. Et puis il y a Jerome Davenport (Washington), psychologue de l'armée,

dont le mariage vacille en raison de l'incapacité de son couple à fonder une famille. Le jeune Fisher débarque un jour dans son cabinet, sous la contrainte d'un supérieur exaspéré par les colères subites dont le jeune matelot a le secret. Passé un premier rapport hostile et muet, la relation entre les deux hommes, au fil des confidences égrenées en flash-backs, se développe jusqu'à prendre valeur paternelle. Reculant devant cette intimité inhabituelle, Davenport pousse Fisher en bas du nid, l'obligeant à retrouver sa propre famille, éparpillée, pense-t-il, dans les quartiers ouvriers de Cleveland.

Fait rare dans le milieu du cinéma, toutes époques et nationalités confondues, le scénario d'*Antwone Fisher* est signé... Antwone Fisher. Plutôt que de voir son vécu dénaturé par d'autres, l'ex-marine de 43 ans, qui a franchi la porte des studios d'Hollywood à titre de gardien de sécurité, a mis lui-même ses bleus à l'âme au service d'une dramaturgie de salle d'attente, comprimé son long parcours sur un axe de temps et d'action qui fait briller le mélo, puis, au nom de la clarté, réduit sa galerie de personnages à quelques figures clés. De fait, dans ce *Good Will Hunting* black, rien ne se chevauche, rien ne dépasse, tout est dit et montré dans le but de cueillir des réactions homogènes.



Denzel Washington dans un nouveau rôle: réalisateur.

Dans le fond plus proche d'un Ron Howard que d'un Spike Lee, Washington nous propose un cinéma industriel maquillé en artisanat, du tout-cuit compétent mais sans invention, astiqué, plastifié, trop, en fait pour paraître vraiment sincère. Cela dit, il a su s'entourer de gens compétents: avec à la photo le Français Philippe Rousselot (*La Reine Margot*), à

la musique le Canadien Mychael Danna (*The Sweet Hereafter*), au montage Conrad Buff (*Titanic*), l'acteur oscarisé en mars dernier pour son rôle de policier réac dans *Training Day* partait avec une longueur d'avance. Une longueur qu'il souhaite maintenant voir l'avantager dans la course aux Oscars. Hélas, n'est pas Robert Redford qui veut.

★★★★★
«Votre coeur en sera chaviré!»
The New York Times
un film de Almodóvar

parle avec elle

Du réalisateur de «Tout sur ma mère».

Javier Cámara Leonor Watling Dario Gradinetti Rosario Flores Geraldine Chaplin

Scénario et réalisation: Pedro Almodóvar

www.talktohermovie.com

VERSION FRANÇAISE
QUARTIER LATIN SHERBROOKE STE-ADELE EX-CENTRIS CINÉMA Bonaventure

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
Y. O. AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉMA DU PARC

À L'AFFICHE!

Frédéric Back à la rencontre du peuple haïda

Des animations et des images saisissantes... une véritable ode à la création!

L'Office national du film du Canada présente

Mémoires de la terre

UN FILM DE JEAN LEMIRE

du 27 au 30 décembre, 14 h et 19 h
31 décembre, 14 h
du 2 au 5 janvier, 14 h et 19 h

Cinéma ONF 1564, rue Saint-Denis Tél.: (514) 496-6995
Métro Berni-UQAM

www.onf.ca/memoiresdelaterre

MAX FILMS ONF NFB

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA vous souhaite de Joyeuses fêtes

et vous offre

À travers chants

Un rêve collectif à portée de voix • Un film de Tahani Rached

Dimanche 29 décembre, 19 h 30
à Radio-Canada, dans le cadre des Beaux-dimanches

50 ans

Culture

SPECTACLES

CÂLLER

SUITE DE LA PAGE E 1

d'un autre. À ses yeux, le patrimoine n'est pas seulement un héritage ou une chose à prouver, c'est un ensemble d'éléments concrets qu'on ne peut pas effacer du jour au lendemain, d'où son côté presque sacré. «On trouve des danses traditionnelles typiques dans chaque région; pourquoi n'y en aurait-il pas qui soient typiques de Laval? Il faut travailler dès maintenant au traditionnel du futur!»

En 1999, après avoir complété un baccalauréat en arts visuels à l'UQAM, Jean-François Berthiaume a peint une série de tableaux «ethnographiques» à travers lesquels il dénonce l'architecture asseptisée des nouveaux quartiers résidentiels et, par le fait même, l'appauvrissement du patrimoine visuel pour les années à venir. Il travaille actuellement à un ensemble de portraits symboliques de la province de Québec: pour commencer, il a demandé à des gens de diverses régions de tracer le contour de la province tel qu'ils l'ont en mémoire. À partir de ces dessins, il crée une série de très grands tableaux dans lesquels les dessins apparaissent agrandis et enrichis de graffitis, de mosaïques et de broderies à même la toile et de motifs floraux. Pédagogue, Jean-François ne s'est pas seulement quand il enseigne la gigue ou la danse, il l'est aussi en arts visuels puisque, depuis plusieurs années, il travaille à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval, où il initie les jeunes enfants aux arts plastiques à partir des expositions qui y sont présentées.

L'art du cãller n'était pas une priorité pour Jean-François Berthiaume au départ; il voulait surtout danser. Sa mère lui avait dit qu'un garçon qui savait bien danser avait beaucoup plus de chance avec les filles; le conseil n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd! Adolescent, les copines trouvaient son breakdancing exceptionnel. Mais ce sont les danses des pays de l'Est qui le fascinaient. La danse québécoise le laissait plutôt tiède. Jean-François s'est inscrit à la troupe de folklore Les Pieds Légers de Laval. Une tournée l'a amené en Europe. «Après avoir vu là de très grands danseurs, je me suis dit: au lieu d'essayer de devenir un danseur hongrois, par exemple, pourquoi est-ce que je ne serais pas un danseur québécois?» Au début, il cachait son goût pour la danse traditionnelle, mais bientôt, il a entraîné ses amis, qui y ont pris goût. Lors d'un autre voyage en Irlande et en Écosse, il a rencontré de fabuleux danseurs. «Ce n'était plus des déguisements et du folklore, c'était une vraie danse vivante, un moyen d'expression.» Son apprentissage du cãller s'est fait tout naturellement. «Il fallait bien quelqu'un pour diriger la danse!»

De nombreuses qualités sont requises pour devenir un bon cãller: «Il faut d'abord être bon pédagogue: pouvoir expliquer la danse avec des mots sans avoir besoin de démontrer en faisant. Il faut aimer le monde, avoir une personnalité forte et de l'ascendant, sans être au-

toritaire, pour que les gens puissent vous faire confiance tout de suite. Surtout quand on est jeune.» Selon Jean-François Berthiaume, on n'apprend pas à cãller comme on apprend les paroles d'une chanson: on doit s'adapter à mesure, connaître à fond les figures de danse sans les confondre et pouvoir déterminer rapidement les différents tempos. «Il faut beaucoup de créativité et savoir s'exprimer en rythme; le cãller, c'est une sorte de rap ou de hip-hop qui parle de la danse.»

Travail de formation

«La majorité des amoureux de la danse s'inscrivent à des cours de tango, de salsa ou de danse africaine sans considérer qu'ils pourraient tout aussi bien apprendre la gigue, le quadrille, la contredanse ou le cotillon.» À fréquenter assidûment les endroits où l'on propose de la danse traditionnelle, Jean-François Berthiaume remarque que les très bons danseurs sont devenus trop âgés; ils ne fréquentent plus ces lieux. L'écart considérable entre le pourcentage de gens qui savent danser et ceux qui ne savent pas le frappe. «La danse traditionnelle et la gigue s'apprennent comme tout autre style dansé, il y a donc un travail de formation à promouvoir et à accomplir.» Jean-François déplore que les Québécois connaissent si mal leur passé de façon générale et regrette que la danse traditionnelle soit d'emblée écartée des cours universitaires d'histoire de la danse. «L'idéal serait de mettre musique et danse traditionnelles au programme dès le cours primaire, comme c'est le cas en Irlande. La danse traditionnelle est riche à plus d'un égard; elle ne va pas sans un contact social; c'est une activité communautaire au sens fort du terme.»

Des danseurs pédagogues comme Pierre Chartrand, des organismes comme la Société pour la promotion de la danse traditionnelle québécoise (SPDTQ), qui tient l'École des arts de la Veillée et organise les Veillées du Plateau, l'Association québécoise des loisirs folkloriques (AQLF), responsable de soirées de danse Pattes et Patrimoine à Longueuil, des événements annuels comme La Grande Rencontre, des groupes comme La Bottine Souriante, Rapetipetam, Entourloupe, La Galvaude, Les Charbonniers de l'enfer, Les Chauffeurs à pied, Langues fourchues, Norouet, Genticorum, Réveillons!, etc., ont soulevé une vague d'intérêt pour la musique et la danse traditionnelles. «Ceux-là font un travail formidable; il y a malheureusement plusieurs groupes émergents parmi lesquels on trouve du meilleur et du pire, et beaucoup de n'importe quoi...»

«La danse traditionnelle n'est pas une vieille bébelle: elle est composée de figures et de séquences chorégraphiques harmonieuses organisées selon différents styles.»

De nombreuses qualités sont requises pour devenir un bon cãller: «Il faut d'abord être pédagogue: pouvoir expliquer la danse avec des mots sans avoir besoin de démontrer en faisant. Il faut aimer le monde, avoir une personnalité forte et de l'ascendant, sans être au-

Les dix meilleurs du cru

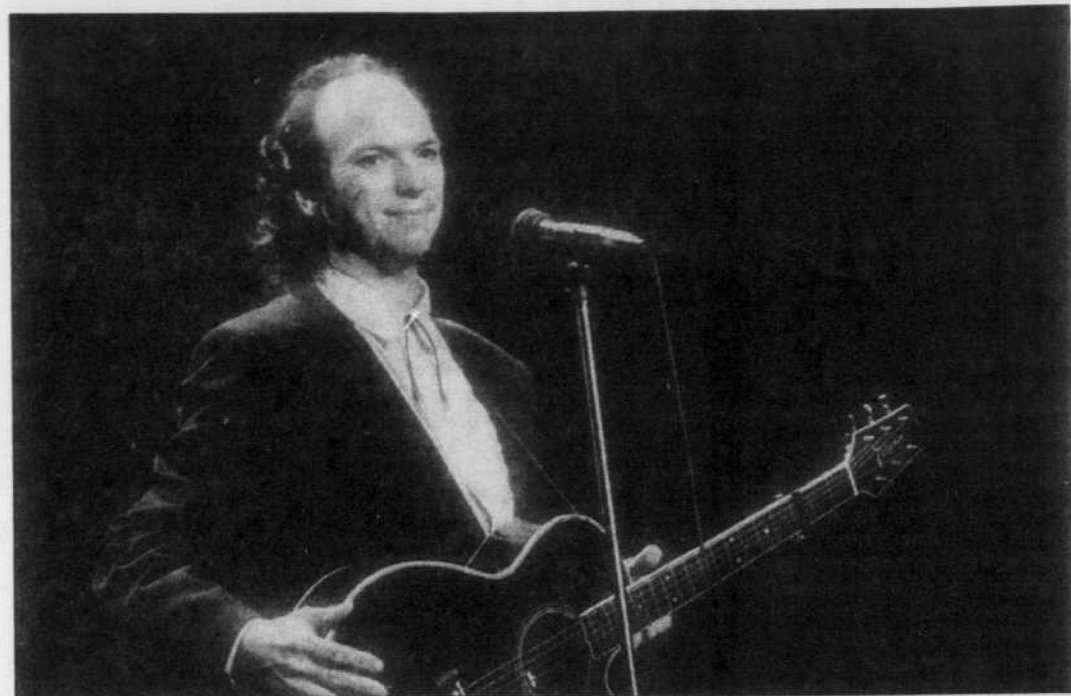
SYLVAIN CORMIER

1. Michel Rivard au Gesù. Peut-être plus que jamais, lors de ce remarquable spectacle en formule intime promené tout l'été dernier au Québec, a-t-on compris à quel point Rivard chérit sa musique. À quels petits soins il la traite, la sertissant des plus exquis arrangements imaginables, la façonnant et la refaçonant comme un bel ouvrage d'artisan toujours bon à remettre sur le métier, l'offrant au volume le plus confortable possible et avec la meilleure définition que l'on puisse obtenir entre quatre murs dans un lieu où il y a une scène, des sièges et un public. On a compris aussi, à cette liste très variable de chansons, grand bol de titres dans lequel Rivard pigeait selon l'humeur jusqu'à la dernière minute, qu'il aime sa musique bien faite mais libre de mouvement. Bien jouer, c'est aussi bien vivre.

2. Ariane Moffatt sur la grande scène extérieure des FrancoFolies de Montréal. C'est ce moment-là qui, à jamais, définira pour moi l'été 2002. Du haut de la terrasse de l'hôtel Wyndham, à l'heure du souper, goûtant goutte à goutte le spectacle liqueurifiant d'Ariane Moffatt, ces chansons de l'album *Aquanaute* qui flottaient comme autant de bulles fraîches dans la moiteur ambiante, j'étais bien. Suant, suintant, peut-être même un peu puant, mais surtout bien. C'était l'été et c'étaient les FrancoFolies, et les deux, ma foi, se faisaient risette entre les rigoles de sueur.

3. Daniel Bélanger au Spectrum. Tout un tas de nouvelles chansons d'un coup. Toutes les anciennes radicalement réarrangées. Qui d'autre que Bélanger peut exiger autant d'absorption de neuf d'un public et s'en tirer avec les honneurs? Il est à lui tout seul nos Beatles, et on va comme on allait avec eux partout où il veut. Partout? Partout, sauf dans son interminable monologue. Être Daniel Bélanger sans être Claude Meunier, c'est déjà extraordinaire.

4. Pierre Flynn au Cabaret. La révélation de l'année. Révélation, ce vieux Flynn? Oui, pour le public et pour lui-même. Assister à cette première montréalaise, c'était voir Flynn se découvrir showman et en



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel Rivard en spectacle.

joir. C'était voir Flynn arriver guitare électrique en main, jambes bien plantées en V (à la Richard Séguin), éminemment complice, menant son spectacle avec autant d'intensité que de joie de vivre, enfin sorti de ses ténèbres et de derrière son piano noir. Flynn lumineux? J'aurais vu ça. Et on le reverra.

5. Rock'n'Roll Orgy 1: les Porn Flakes au Club Soda. La riche idée facultative de l'année. Un lundi de relâche transformé en karaoké pour pros, sans téléprompteur. Les meilleurs musiciens de session du Québec en création publique, servant de «house band» aux copains chanteurs et musiciens (Polo, Marc Déry), le temps d'une virée rock'n'roll sans autre ambition que de jouer fort et bien du Stones, du Led Zep et du Lenny Kravitz. Avec sofas sur scène et sur le parterre. Exutoire salutaire.

6. La Grande Soirée country à la salle Wilfrid-Pelletier (FrancoFolies de Montréal). L'approche sur papier pouvait paraître audacieuse: un spectacle chic de chansons d'allégeance country données avec grand orchestre. Sur place, c'était rien de moins qu'un mariage

d'amour. L'orchestre, loin de cointer le country aux entourures, anoblissait les airs. Comme à Nashville au temps où le producteur Owen Bradley tapissait de cordes les disques de Patsy Cline, les Patrick Norman, Stephen Faulkner et compagnie auront pleinement profité de leurs habits de gala.

7. Kevin Parent au Gesù. Kevin content, heureux d'être sur scène plutôt qu'ailleurs, jasant, engageant, jouant ses tonnes comme si ce n'était pas une première montréalaise mais un bivouac entre copains, pour ainsi dire à la bonne franquette, je ne croyais plus ça possible. Lui non plus, sans doute. Pourtant, suffisait d'une petite salle, d'une guitare et d'un peu de bonne volonté.

8. Jeszce Raz au Club Soda. Ma découverte de l'année. Avec quelques mètres de retard, mais bon. Vous saviez tous quelle splendide tribu de Québécois de souche les musiciens de Jeszce Raz formaient autour du cher troubadour gitan Paul Kunigis, vous saviez avec quel abandon ils pouvaient s'adonner aux musiques klezmer, arabe, tzigane, blues ou jazz. Moi pas. Maintenant, je suis un petit peu comme

eux: il y a des moments où cette musique m'emporte. Très loin et tout près à la fois.

9. Outrage aux Sinners au Lion d'Or (Coup de cœur francophone). Une autre vision indélébile de 2002: Lucien Francoeur à genoux répétant «Tout tout heavy» comme un mantra pendant qu'autour de lui des ex-Sinners dansaient et hurlaient. Avant, il y avait eu toutes sortes de bonnes versions des chansons du groupe, mais il aura fallu la participation impromptue et intempestive des Sinners eux-mêmes pour que le show vire outrageusement au happening. Le déshonneur est sauf.

10. Québec Issime au Saint-Denis. Impressionné. Un peu soufflé, même. Comment vous dire à quel point cette rétrospective en quinze tableaux des immortelles et incontournables de la chanson populaire québécoise des 75 dernières années, «musical» sagement tout juste honnêtement apprécié il y a deux ans au théâtre Maisonneuve de la PdA, était en septembre au Saint-Denis un spectacle absolument formidable? À la quantité de points d'exclamation dans mon carnet de notes, tiens. Une vraie pluie.

Les meilleurs venus d'ailleurs

On ne peut pas être partout à la fois, c'est de la gent humaine et, plus précisément, du critique de spectacles. Il y a des soirs où c'est patent: mieux aurait valu être ailleurs. D'autres soirs, on bénit le ciel: artiste et auditoire baignent en pleine félicité et on est absolument privilégié d'en rendre compte. Il y a aussi les soirs de diapason félé, où tout le monde semble communier sauf l'observateur interloqué, stylo dans la bouche. Et le contraire: le bonheur dans l'adversité. Il y a aussi des tas de rendez-vous manqués, parmi lesquels, assurément, le véri-

table meilleur spectacle de l'année a eu lieu. Tant pis. Voici néanmoins mes 20 soirées les plus mémorables de 2002, divisées comme le palmarès des disques en deux listes distinctes: celles que proposaient des artistes qui ne sont pas de chez nous, et celles des artistes qui le sont. Catégorisation arbitraire qui a pour seul mérite de doubler le plaisir du souvenir.

1. Daniel Lanois au Spectrum (FJM). Une guitare Les Paul. Ou une sèche. Ou une pedal steel. Deux, trois accords, rarement plus. Des mélodies coulant de source. Des solos tournant autour d'une note ou d'un riff. Des sons malmenés ou caressés. Des séquences instrumentales allongées jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à en extirper. Deux heures de musique dense et intense et essentielle.

2. Billy Lee Riley au sous-sol de l'église Immaculée-Conception (17^e Rockabilly Jam). Il était là quand tout démarra, avec Elvis et Jerry Lee et les autres au studio Sun à Memphis, Tennessee, au milieu des années 50. Et il était là en oc-

tobre dernier, dans un sous-sol d'église du Plateau, devant nos yeux écarquillés, servant *Red Hot* et *Flying Saucer Rock'n'Roll* comme si le demi-siècle n'avait duré que six furieuses minutes. Le rockabilly conserve son homme.

3. Billy Bob Thornton au Cabaret. Bien sûr que la foule curieuse allait zieuter en pied l'homme de *L'homme qui n'était pas là* et autres films cultes. La star la plus cool d'Hollywood n'a pas moins offert le meilleur country-rock de ce côté-ci du Rio Grande, avec un peu de rock de garage des années 60 pour le plaisir du party. Sacrée récré.

4. Henri Salvador à la salle Wilfrid-Pelletier (FrancoFolies de Montréal). Monsieur Henri est venu faire le Salvador, et on lui a fait la salve d'or en retour: il n'avait pas besoin d'être si cabotin, l'éternel *Collégien* de Ray Ventura, ses fabuleux swings et ses douces bossas et sa voix sans âge atteignant aussi sûrement le cœur que ses boules de pétanque le cochonnet.

5. Charles Aznavour à la salle Wilfrid-Pelletier. Joue contre joue pour

la dernière fois (multipliée par moult supplémentaires), le petit grand Charles nous aura servi avec le grand art d'interpréter qui est le sien ses chansons comme autant de plaisirs indémodables, conjuguant au présent de l'éternité ce temps que les moins de vingt ans n'ont vraiment plus de raison de ne pas connaître.

6. Christophe à la grande salle du Casino (FrancoFolies de Spa). Méconnaissable et un peu terrifiant en spectre à moustaches blanches et à lunettes fumées, le bel amour d'*Alli-ne* est revenu et a revisité ses plus belles plages, tout aussi méconnaissables que lui, peuplées de marionnettes, de mots bleus et de paradis perdus. Étrange et somptueux spectacle. Inoubliable vision.

7. Marianne Faithfull à la salle Wilfrid-Pelletier (FJM). Marianne s'est amenée sans sa secourite *Morphine* et sans les chansons de Kurt Weill, à la fois vulnérable comme la fleur d'*As Tears Go By* et indestructible comme la junkie rescapée de *Broken English*. Drôle, touchante et un brin salace, elle était parfaitement elle-même, survivante magnifique de 35 ans d'histoire du rock.

8. Roger Hodgson au Spectrum. Supertramp avec Rick Davies au Centre Bell quelques semaines plus tôt a eu beau reproduire les musiques à la perfection avec sa bande de remplaçants patentés, le vrai frisson a couru les échine avec le gentil Roger. La voix de Supertramp. Seul sur scène, avec l'auditoire en groupe d'accompagnement, il a donné jusqu'à l'injouable *Fool's Overture*, et ce n'était pas du fac-similé.

9. Cher au Centre Bell. Le show-business au superlatif. Strass, glitz et glamour au centuple. Mais entre les falbalas et l'éléphant baudruche, c'est la version folk-rock estampillée 1965 d'*All I Really Want To Do* qui m'a titillé la corde sensible, telle une corde de mi aigu de Rickenbacker 12-cordes.

10. Damien Hurdebise à la grande salle du Casino (FrancoFolies de Spa). Quelque part entre Thomas Fersen, Juliette et William Sheller, ce Spadois incisif et brillant a eu trop de trouvailles fines et de truculences sans facilité durant sa demi-heure en lever de rideau de Christophe pour ne pas en partager le vif souvenir. Et souhaiter qu'on nous l'amène au plus vite.

S. C.

Un tableau épouvantable et comique du vide profond que portent en elles trois femmes dans la quarantaine qui s'expriment sur le mode psy des pseudo-intellectuelles. Une œuvre incisive, méchante et douloureusement ironique.

le nouveau théâtre

NTE
expérimental

TEXTE
Josette Trépanier
MISE EN SCÈNE
Diane Dubeau
DISTRIBUTION
Markita Boies
Louise Bombardier
Andrée Vachon
Frédéric Paquet
Roch Aubert

DÉCOR ET COSTUMES
Francine Martin
ÉCLAIRAGES
Sylvie Morissette
MUSIQUE
Chantal Dumas
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE
Isabelle Gingras
DIRECTION TECHNIQUE
Anne Plamondon
RÉGIE
Claudine Paradis

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Expérimental
www.ntc.qc.ca

LE COURS DES CHOSES

Du 14 janvier au 8 février 2003

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

À Espace Libre 1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC

RÉSERVATIONS 521-4191 ENTRÉE 18\$

Cours de tango argentin session hiver 2003 du 20 janvier au 29 mars

tAngueRa

Cours d'initiation gratuit. Réservation par téléphone: 13, 17 et 18 janvier tél.: 514.495.8645 de 19h30 à 21h00

5390, boul. Saint-Laurent, Montréal • tangueri@generation.net
La Tangueria est gérée par la Société culturelle Argentine Québec Canada

Culture

Charlot, encore et toujours...

Les clowns meurent à Noël, sans doute pour mieux se réfugier à jamais dans leur légende riante, avec ou sans chapeau melon, avec ou sans nez rouge. Mourir à Noël ne fait guère sérieux. Ça sonne comme un gag, comme l'ultime coup de pied au cul de la fatalité acharnée sur leur dos. Après tout, Noël, c'est le moment de faire la fête, de boire du champagne, d'embrasser sa famille et de bouffer du foie gras. Mais mourir, allons donc... Bien fol qui irait croire qu'ils sont vraiment morts, ces clowns-là.

L'histoire officielle, laquelle ne pige rien à l'immortalité de l'écran, assure que Charlie Chaplin est décédé le 25 décembre 1977, à un quart de siècle de nos propres temps modernes, aussi aliénants que les siens, soit dit en passant. On fait semblant d'emboîter le pas à cette histoire officielle, on joue le jeu sans être dupe. En effet, comment résister au plaisir de lever son chapeau à celui qui sut si bien jouer du melon?

L'année se termine et on la dédie à Chaplin. Aurions-nous passé 25 ans sans lui, vraiment? Et dire, pourtant, qu'il nous a accompagnés partout...

Une silhouette claudiquante, une canne de bambou, un veston étriqué, des souliers d'une longueur démesurée, le chapeau vissé court, une moustache en brosse, une bouche d'abord muette: tiens, v'là Charlot! Un peu juif errant, un peu don Quichotte, aristocrate déchu à dégaîne de clochard, sans cesse drapé dans une dignité trop grande pour lui, à côté de ses vastes pompes.

Charlot, c'est vous et moi, bien sûr: malin et naïf, peureux et courageux, gai et triste, voleur et honnête, toujours vaincu mais toujours vengé, lancé comme un boulet de canon sur la piste du cirque du mon-



Odile Tremblay

de, mal rattrapé par le filet. Et hop!, on repart avec lui sur une autre piste, propulsé par un nouveau canon. «Charlot doit s'en aller toujours», disait Philippe Soupault. En s'en allant, le clown tragicomique laisse derrière lui les espoirs et les rêves de l'humanité. D'où son mythe.

Charlie Chaplin est né le 16 avril 1889, «quatre jours avant Hitler», prit-il soin de préciser un jour. Encore que la date de naissance exacte de cet enfant de la balle aux parents bohèmes et comédiens demeure mystérieuse aux yeux de plusieurs, faute de registres londoniens très éloquents à son sujet.

Inutile de décliner la filmographie du cinéaste de *La Ruée vers l'or* et du *Kid*. Chacun peut évoquer ses propres moments de grâce partagés en sa compagnie à l'écran. Qui n'a pas son Charlot à lui, dont il connaît par cœur les mimiques, les défaits et les roueries?

La preuve que Chaplin est immortel, c'est que son film *Le Dictateur*, tout frais nettoyé et restauré,

prendra l'affiche en salles au Québec dès le 24 janvier prochain, 62 ans après sa mise au monde. Revoici la géniale parodie du Führer faisant sauter sur son doigt le ballon du monde, Moloch avalant les enfants de la planète, ogre à moitié fou et affamé comme un loup.

Il était presque jumeau d'Hitler par la date de naissance, donc, allez vous étonner si leurs destins opposés, clown noir et clown blanc, devaient se croiser le temps d'un film. Dans *Le Dictateur*, ils ne forment plus qu'un. Gêmeaux d'une même époque troublée, l'un barbare juif, l'autre tyran, tous deux incarnés par Chaplin, le monstre et son double. Ce film est sorti en 1940, au tout début de la guerre, alors que tant de voix prétendaient ne pas connaître le sort réservé aux juifs. Chaplin savait et parlait. *Le Dictateur* crie encore aujourd'hui la folie du Führer, plus d'un demi-siècle après la fin de cette guerre.

Jadis, les rois avaient leurs bouffons qui osaient leur révéler une vérité que les courtisans taisaient par prudence. En 1940, l'Amérique aurait dû écouter son clown plutôt que de fermer les yeux tant Chaplin était en avance sur la conscience historique de la majorité de ses contemporains. Les vrais bouffons demeurent des sages.

On dit souvent que les comédies sont un genre qui s'exporte mal, que les tics d'une société ne parlent qu'à ceux qui ont été élevés en son sein. Et pourtant... Il suffit de s'asseoir devant un bon vieux Charlot pour oublier le temps, le lieu et le contexte qui nous séparent de son univers. Et même si les années de crise sont loin dans la mémoire collective, on est tous le vagabond affamé qui reçoit des

coups de pied au cul d'une autorité aveugle. Car le vrai comique est universel, et on peut s'amuser à le prouver en citant Molière et les comédies de Shakespeare pour accoler à côté du nom de ces illustres celui de notre Charlot. «J'ai étudié l'homme parce que, sans le connaître, je n'aurais rien pu faire dans mon métier», disait-il simplement.

Il est un peu à nous, ce Charlot. Le clown humaniste a nourri notre imaginaire national comme celui des autres. C'est d'ailleurs un Québécois, Yves Durand, d'Expérience International, qui va collaborer à la création du Musée Chaplin à Vevey, en Suisse. Et ça se passera dans l'ancien domaine de celui qui ne finit pas sa vie comme vagabond mais comme riche. Treize hectares de jardin, à flanc de montagne. C'était mieux d'y vivre que de bouffer ses lacets de bottines...

De fait, la création porte toujours un poids de paradoxe. Un soir, Jean Cocteau demanda à Chaplin pourquoi il avait l'air si triste. Et de rétorquer l'autre: «C'est que je porte en moi la tristesse d'un homme qui, pour avoir trop joué sur les écrans des personnages de pauvres, est un jour devenu riche...» À lui la terrible rançon du génie comblé et inconsolable. À nous l'immortelle compagnie de son double appelé Charlot.

Cette chronique s'interrompt pour deux semaines pour cause de vacances et de voyage vers des lieux plus cléments. Bonne année à tous!

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Luxuriante, la pop de Jim Guthrie

MORNING NOON NIGHT
Jim Guthrie
(Three Gut Records - Outside)

À quoi rêve ce personnage masculin sur la pochette du dernier disque de Jim Guthrie? Dans sa bulle, on l'imagine en train de réfléchir à une pop luxuriante qui puiserait son inspiration quelque part entre les règles prescrites de l'indie-rock et l'électro artisanale. Sur *Morning Noon Night*, le guitariste de Royal City met en pratique un art lo-fi où la console Playstation et le programme MTV Music Generator sont devenus des outils indispensables. Tel un puzzle à résoudre, les nouvelles chansons du Torontois intriguent grâce à une légèreté qui met à l'épreuve la pertinence du propos. Entre humeurs et confidences, Guthrie invente de courtes pièces aux arrangements analogiques dans le but d'édifier un psychédéisme moderne plutôt espigle. Avec des extraits tels *Houndz Of Love* et *Trouble*, cette musique laisse des traces radieuses. Au fil de *3am*, il chante, entre deux accords: «Somewhere a love is lost / A love is won / Knowing it's far / From that / Are you having fun?». Le ton enchante, sans toutefois verser dans l'expérimentation coriace. Ce deuxième album solo prouve que Guthrie a encore bien des choses à dire parallèlement au futur de Royal City. Une sorte de pendant anglophone au *Petit cosmonaute* de Jérôme Minière.

David Cantin

THE BEGINNING
STAGES OF
The Polyphonic Spree
(Good Records)

Vous vous souvenez peut-être de *Tripping Daisy*? Peut-être aussi d'un succès éphémère qui avait pour nom *I Got A Girl* alors que la vague grunge envahissait l'Amérique tout entière? En 1999, un accident tragique change le cours des choses: le guitariste Wes Berggren meurt d'une surdose dans un coin perdu de Dallas. Quelques années plus tard, voilà que Tim DeLaughter décide de prendre un virage radical. Loin de toute forme de nihilisme, The Polyphonic Spree prône la joie révélatrice et l'émerveillement continu. Avec l'aide d'un chœur et de nombreux musiciens, on dirait une version contemporaine de l'Infonie où le gospel, le rock fougueux, les arrangements baroques et une spiritualité naïve mènent de front cette pop symphonique. Il y a quelque chose de courageux dans cette manière de chanter la nature, l'amour et la vie en général. Les références vont de *Pet Sounds* à Mercury Rev, sans oublier l'ambition ultime d'un groupe comme les Flaming Lips. Toutefois, The Polyphonic Spree va jusqu'au bout de son délire musical alors que les percussions, les cordes, les cuivres, de même que certains effets électroniques viennent déferler la raison même. Sur la pochette, les 24 membres sont tous vêtus de soutanes blanches impeccables. Est-ce une secte? Il ne reste qu'à communiquer la bonne nouvelle: *The Beginning Stage Of* reconforte le cœur.

D. C.

TODO SIGUE INTACTO
Apeiron
(Foehn - Statik)

Proche de Stereolab ou de Lali Puna, le trio Apeiron d'Espagne récidive dans un genre à la frontière de la pop et de l'électronique. Sur *Todo Sigue Intacto*, il faut prendre le temps d'apprivoiser des pièces où

la voix discrète de Belen Rodriguez Martinez agace par moments. Il est aussi nécessaire de ne pas juger immédiatement ces morceaux un peu pâles qui intriguent sans toutefois séduire. Derrière des couches rythmiques et certains détails judicieux, des ambiances lo-fi accompagnent quelques mélodies contagieuses. Les motifs sont plutôt sombres, avec un réel désir de créer de courtes pièces entêtantes. Une ligne très mince sépare parfois l'émotion de l'intention. Sans chercher à tout reconstruire, les 11 extraits de *Todo Sigue Intacto* dévoilent un collage familier où le rêve guide les humeurs. Il y a tout de même quelques étincelles sur cet album qui aurait gagné à moins s'éparpiller. Du rock exotique et léger comme un nuage.

D. C.

ROCK

YOU FORGOT IT
IN PEOPLEBroken Social Scene
(Paperbag Records - Outside)

Broken Social Scene n'est pas un groupe typique mais plutôt un collectif torontois à géométrie variable. Des membres de KC Accidental, Blurtonia et Do Make Say Think ainsi que d'autres figures dominantes de l'underground canadien se retrouvent à l'occasion pour créer une musique difficilement identifiable. Sur le plus récent *You Forgot It In People*, on passe de l'indie-rock expérimental à une noise-pop plutôt aérienne. Paradoxalement, cette ouverture d'esprit donne à l'ensemble une cohérence ainsi qu'une saveur des plus audacieuses. On pense bien sûr à Sonic Youth comme à Radiohead, sauf que ce projet mené par Kevin Drew et Brendan Canning mise beaucoup sur la spontanéité des rencontres. On se retrouve donc avec un deuxième album où les nombreux registres offrent une profondeur aussi tenace que séduisante. Fait des plus rares de nos jours, une grande liberté artistique gouverne cette formation qui mise sur les guitares torturées, les mélodies complexes et une puissante section rythmique. Grâce à des pièces

telles *Capture The Flag* ou *Almost Crimes*, Broken Social Scene devient l'une des aventures parallèles les plus crédibles du moment. Fortement recommandé.

D. C.

ÉLECTRO

SQUAREDANCING
IN A ROUNDHOUSEDerrick L. Carter
(Classic - Fusion III)

Depuis une bonne quinzaine d'années, Derrick L. Carter s'acharne à définir les paramètres de la house américaine. De Daft Punk à Felix da Housecat, ses disciples sont d'ailleurs très nombreux. Sur tout connu en tant que DJ culte, voilà que ce surdoué des platines offre au grand public un album de house hors norme qui se moque assez bien des conventions du genre. Avec *Squaredancing In A Roundhouse*, on passe d'une idée à l'autre sans cloisonnement futile. Sur ce disque étrange, la house n'est plus une atmosphère de transe prévisible et répétitive mais plutôt de la *dance music* des plus efficaces. Loin des productions à la chaîne, Carter mêle les rythmes torrides aux intermèdes curieux comme s'il s'agissait d'un cours d'histoire en accéléré. Il invente constamment, bien qu'il se réfère aussi aux tendances disco, funky et soul, sans pour autant mettre de côté une techno plus abstraite. De plus, Carter a l'avantage de n'en faire qu'à sa tête avec soin et intelligence. Chacune de ses 15 pièces déborde d'audace et d'imagination. Que la fête commence!

D. C.

COMPILATION

PARTYMIX VOLUME ONE

Playgroup
(Playgroup - Fusion III)

Paru sous le manteau, ce premier volume d'une série de *Partymix* s'écoute comme un léger survol d'une partie de la collection de disques de Trevor Jackson. En moins d'une heure, Playgroup

réussit à agencer de courts extraits d'environ 200 pièces de la décennie 80. D'une seconde à l'autre, on va de Blondie à The Clash, des Talking Heads à Grandmaster Flash, sans le moindre répit. Même si l'exercice peut paraître étourdissant, le travail impressionne à plusieurs chapitres. D'abord, Jackson possède un sens du mix absolument remarquable. On ne s'ennuie jamais, du succès connu à la moindre trouvaille obscure. Bien sûr, l'homme derrière Playgroup mise sur les contrastes et sur la fluidité d'un pareil fourre-tout. Il faut peut-être chercher un peu pour réussir à mettre la main sur cet album, mais la recherche en vaut amplement la peine. Pour ceux qui

n'arriveraient pas à trouver un exemplaire de ce *Partymix*, on suggère tout de même l'excellent *DJ Kicks*, paru il y a quelques mois déjà. Playgroup a désormais notre confiance aveugle.

D. C.

ANOTHER LIFE

Artistes variés
(BNE - Statik)

Qui aurait cru que la scène israélienne de transe progressive aurait été capable d'une telle compilation lounge électronique? Avec *Another Life*, l'étiquette BNE décide de montrer une autre facette d'artistes surtout à l'aise dans une techno fort complexe. D'ailleurs,

des noms comme Astrix, Infected Mushroom, Cosma ou Yahel sont de véritables références pour les mordus de rave. Toutefois, le dub, le trip-hop et l'ambient sont davantage mis en valeur sur cette sélection fort éclectique. Aussi calmes qu'apaisantes, ces pièces intriguent dans la mesure où le choix astucieux invite à une très fine cohésion. Évidemment, la recherche demeure assez superficielle. Toutefois, le contenu invite à une lenteur enveloppante. Le programme reste aussi varié, sans perdre de vue la base même d'un tel projet. On aurait tort de boudier un plaisir semblable. En somme, une écoute facile et agréable.

D. C.

vendredi 31 janvier 2003 20h

4 GÉNÉRATIONS



Soirée de financement pour
l'OFF FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
au Medley, 1170 St-Denis 842-6557

20H GILLES VIGNEAULT, RICHARD DESJARDINS, MONONC' SERGE, FÉLIX GOURD, FRED FORTIN, OLIVIER LANGEVIN, SYLVIE LEGAULT, JEAN DERÔME, JORANE, YVES DESROSIERS, MARIE-CLAUDE LAMOUREUX, NORMAND GUILBEAULT, PIERRE TANGUAY, CHARLOTTE LAURIER & ANNICK KANZALA, JEAN VANASSE, FRANÇOIS MARCAURELLE, YVANO JOLICEUR, YANNICK RIEUX, ÈVE COURNOYER, RENÉ LUSSIER.

22H30 BAL : LA FANFARE POURPOUR, L'ODD (L'ORCHESTRE DE DANSE) ET KUMPANIA. TOILE DÉCOR : ARMAND VAILLANCOURT
MAÎTRE SANS CÉRÉMONIE : FRANÇOIS GLENN GOURD

BILLETS : 20\$ À L'AVANCE, 25\$ À LA PORTE. EN VENTE AU MEDLEY, À L'OBlique, 4333 RIVARD COIN MARIANNE 499.1323, ET RÉSEAU ADMISSION.

Hydro Québec présente

PRO MUSICA
Série Émeraude

JAMES EHNES,
violon
au piano,
EDUARD LAUREL

Lundi, 13 janvier 2003, 20h.
Théâtre Maisonneuve, Place des arts

Programme
Suite italienne de Stravinsky, Sonate n. 1, op. 75 de Saint-Saëns
Partita n. 3, BWV 1006, de J.S. Bach, Z. Domoviny, de Smetana
Variations sur un thème original, de Wieniawski

Billets
25 \$, 20 \$, 12 \$ (taxes et redevances en sus)
Place des Arts, 514 842-2112
Réseau admission : 1-800-361-4595

Informations
Pro Musica, 514 845-0532

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pdm.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

Culture et Communications Québec CAFÉ CAMPUS Boreal LE VALET D'OCÉAN LE DEVOIR

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Une troublante inexpressivité

L'HÔTEL SOFICALLE

Vera Greenwood

SPIN + DAYLIGHT

Pascal Grandmaison

À l'Espace Vox
(Marché Bonsecours)
350, rue Saint-Paul Est
(514) 390-0382
Jusqu'au 19 janvier 2003

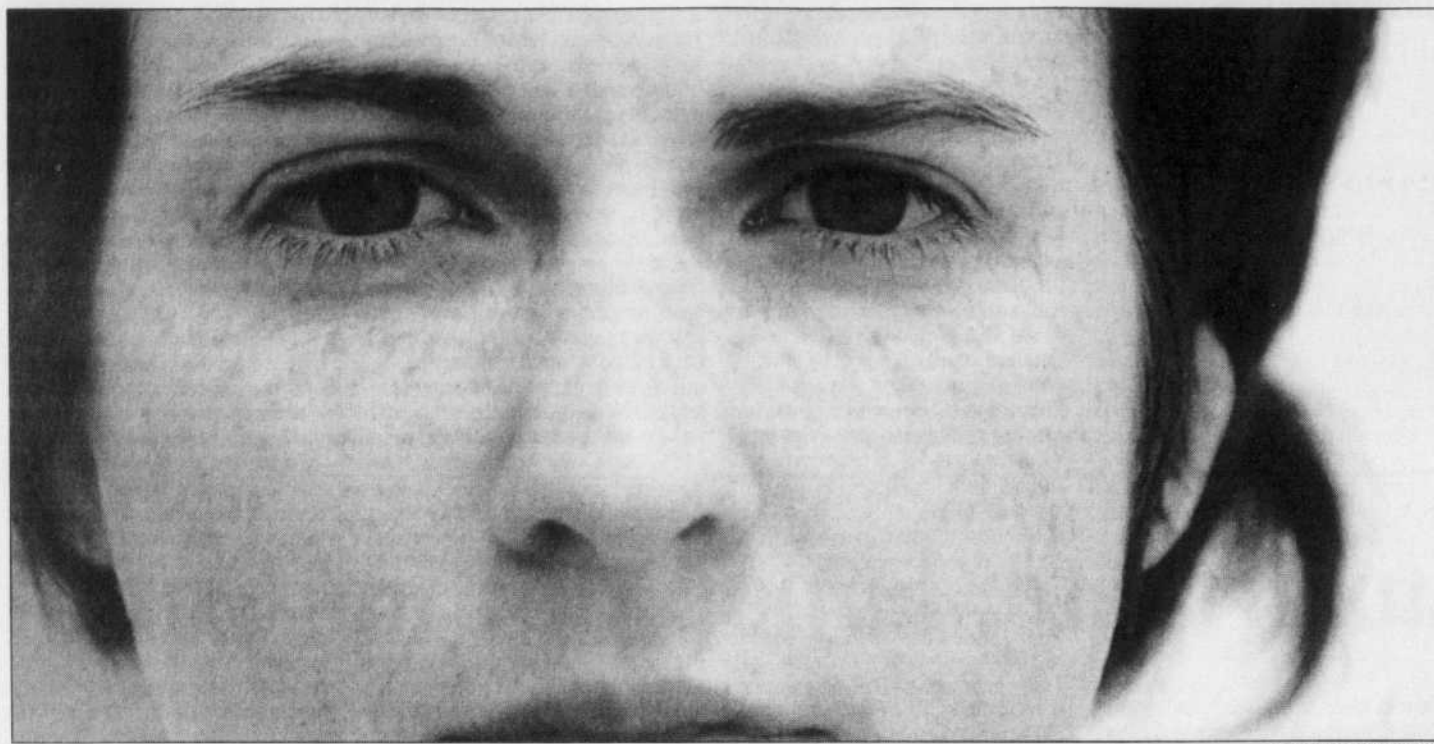
MARIE-ÈVE CHARRON

Pendant que l'année 2002 décline ses derniers jours, l'Espace Vox est un des rares centres d'artistes à ouvrir ses portes. Des œuvres de Vera Greenwood et de Pascal Grandmaison occupent les salles du centre, deux expositions pensées comme des volets indépendants mais qui, chacune à sa façon, abordent la question du portrait.

La manière de Greenwood est celle de la narration et de l'autofiction. Avec *L'Hôtel Soficalle* (1997-98), Greenwood entreprend de marcher dans les pas de Sophie Calle. Lors d'une résidence d'artiste à Paris, l'artiste canadienne a voulu ajouter un épisode à *La Filature* (1981), une œuvre de Calle mettant en récit l'enquête d'un détective lancé à ses trousses. Complice de sa mère qui avait retenu les services du professionnel, Calle pouvait se jouer de lui par l'orchestration de ses déplacements et la consignation de ses activités dans un journal. Il en résultait la confrontation du récit subjectif de l'artiste, voire fictif, avec celui, factuel, recueilli par le détective qui ignorait qu'elle se savait traquée.

Dans sa réactualisation du projet, Greenwood incarne la figure du détective. Calle est toujours la personne filée mais, cette fois-ci, à son insu. Ainsi, l'œuvre fonctionne comme un pastiche de la démarche de Calle, elle-même largement tributaire, du moins au début des années 80, des modalités narratives du roman policier et de l'enquête.

Dans sa présentation, le projet de Greenwood calque également celui de l'artiste parisien-



SOURCE ESPACE VOX

Pendant 16 minutes, la bande de Pascal Grandmaison, intitulée *Spin* (2002), fait voir un à un les visages de jeunes adultes à travers un cadrage très serré qui suspend le contexte.

ne. Le parcours de l'exposition se compose de photographies documentaires, du journal de Greenwood, et montre sous des vitrines diverses des pièces à conviction récoltées au fil de la poursuite.

La narration de la filature échoue cependant à tenir le visiteur en haleine. La lecture du récit, divulgué par fragments sur les cimaises, devient fastidieuse car on partage rarement avec Greenwood l'engouement qu'elle porte à son projet. Les tentatives empruntées par l'artiste pour pister Calle ratent le plus souvent et donnent à l'aventure des airs d'improvisation peu susceptibles de rendre crédible une démarche qui s'annonçait comme un examen critique du regard voyeur et de l'identité fichée.

Du propre aveu de l'artiste, ses méthodes d'enquête ont été tirées

d'une série de polars américains, et c'est pourquoi celles-ci apparaissent inutilement compliquées pour la situation réelle. Décalage voulu? Peut-être, mais cette stratégie, en récoltant les échecs, affirme surtout le caractère intouchable de la vie privée. En effet, ce que Greenwood parvient à trouver sur Calle n'a rien d'exclusif; elle fait peser un mystère sur ce qui n'en a pas, par exemple l'identité et la localisation de la galerie qui représente l'artiste à Paris, d'où le sentiment de banalité qui se dégage de l'ensemble de l'œuvre.

Evidemment, le sérieux de la quête de Greenwood — soutenue par les inscriptions détaillées au journal et le dispositif de présentation — pourrait être fabriqué de toutes pièces et vouloir en définitive tourner l'attention sur autre chose, à savoir Greenwood

elle-même et son immersion à Paris, décodant maladroitement les conventions, expérimentant les limites de son français et se laissant souvent amuser par son dégoût. Le jeu de rôle parodique est une stratégie souvent empruntée en arts actuels. Il manque à celui de Greenwood la portée critique qui lui donnerait son mordant.

Manège répétitif

Les œuvres de Pascal Grandmaison s'inscrivent dans un tout autre registre. Directement au sol, dans une des deux petites salles consacrées au travail de l'artiste, repose *Daylight* (2002), une photographie couleur grand format. Par le sujet, des tubes fluorescents, l'œuvre fait immédiatement songer aux sculptures lumineuses de Dan Flavin. À l'inverse de la démarche de celui-ci

pendant, la représentation contrecarre l'immédiété de l'objet lumineux.

La blancheur des néons dans la photographie s'intensifie uniquement sous l'effet

d'un mince filet de lumière naturelle que laisse échapper la fenêtre lourdement masquée de la scène. Du reste, si cette proposition s'évide rapidement, les qualités plastiques de l'œuvre, elles, demeurent indéfinissables. Sur le noir profond et le vert bouteille des murs de la scène tranchent crûment les lignes verticales esquissées par la clarté des néons débranchés, ce qui rappelle à certains égards

les projets séculaires de la peinture illusionniste. La bande vidéo de la salle suivante est plus convaincante. Elle permet de retrouver le travail de

Le jeu de rôle parodique est une stratégie souvent empruntée en arts actuels

Le travail de Grandmaison est d'une redoutable efficacité lorsqu'il dépeint des portraits

A Q U É B E C

Le noir du feu

Une magnifique rétrospective de quelque quarante œuvres de Marc Garneau chez Madeleine Lacerte

MARC GARNEAU - 1995-2002

Une exposition à la galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, à Québec.
Jusqu'au 15 janvier 2003.

DAVID CANTIN

On imagine un mystérieux processus alchimique: des panneaux de bois qui absorbent la chaleur intense du feu pour aussitôt devenir autre. Le brûlage de l'artiste fait ainsi naître des traces et des contours révélateurs. C'est l'un des nombreux détails à saisir, à l'occasion d'une magnifique rétrospective de quelque quarante œuvres de Marc Garneau chez Madeleine Lacerte à Québec. Un parcours couvrant la période de 1995 à 2002, où les tableaux de même que les dessins viennent mettre en valeur une démarche des plus fascinantes.

De l'espace qui s'étend de la galerie principale jusqu'à l'an-

nexe, on découvre un art intuitif marqué par l'utilisation du feu comme source destructrice et acte de régénérescence. Du plein air à l'atelier, Garneau utilise des pans de bois recyclés qu'il travaille de différentes manières grâce à la combustion, tel un geste ultime. Sur la surface du tableau, la suie, la cendre, le charbon ou d'autres composantes deviennent la matière même de l'œuvre en chantier. À l'image du forgeron, l'artiste guette les différentes métamorphoses qu'il tente de contrôler dans un effort voulu. Les traces du feu vont ainsi du noir aux empreintes que laissent les autres éléments en contact avec l'œuvre. Tout devient propice à l'accumulation ainsi qu'au nettoyage de ces zones non figuratives. Au centre d'un dessin, on découvre parfois un symbole qui donne un équilibre précaire à l'ensemble. Le trait est gravé dans une précision qui entre en contraste avec le dépouillement des textures. On suit donc une série de réactions que l'œuvre

organise dans sa propre cohérence. Le feu libère, mais encercle aussi la morsure d'une flamme qui s'épuise à même son recommencement.

Dans la galerie principale, on trouve surtout de grands formats évocateurs d'un jaillissement abstrait. Des formes énigmatiques révèlent, d'un même souffle, les éclaboussures comme les blancs du papier. À un autre niveau, on imagine le monde qui basculerait vers son passage fondateur; un lieu métaphysique où l'effritement devient un ancrage nécessaire. Ces trous au centre du tableau deviennent les indices d'une naissance perpétuelle des choses. On remarque, également, un vocabulaire iconographique qui ne cesse de créer des liens d'une œuvre à l'autre. Ainsi, Marc Garneau intitule ce cheminement *Iceberg*, *Masque*, *Carcan*, *Stimulus* ou encore *Séquelles*. Le noir unifie les contrastes mais révèle surtout une luminosité possible dans chacun des détails. La profondeur devient ébullition,

métamorphose et éruption. Il faut ainsi être attentif à ce rituel fécond dans l'éclat des toiles de Garneau.

L'intimité de l'annexe met en valeur des œuvres plus petites par rapport à une action davantage immédiate. La série intitulée *Lance-flammes* montre un effet qui renvoie presque à la gravure. Évidemment, le regard se laisse prendre au jeu de la combustion iconographique. De plus, les tonalités très chaudes ancrent le temps dans la matière même. L'outil blesse et creuse la surface comme pour signifier les incisions aussi brusques que précises. On entre à l'intérieur d'un brasier, d'une cendre qui occupe tout l'espace d'une gestuelle aérienne. Le trompe-l'œil, la tache et l'ouverture se rencontrent dans un même bond vers l'inconnu. Imprévisible, le risque est sans cesse renouvelé à l'intérieur de cette pratique où la naissance se fait matrice d'une émergence fabuleuse. À découvrir, jusqu'au 15 janvier 2003.

JEAN NOËL
LA MÉCANIQUE DES FLUIDES
29 SEPTEMBRE 2002 - 23 FÉVRIER 2003

JÉRÔME FORTIN. ICI ET LÀ
JUSQU'AU 19 JANVIER 2003

REVOIR RIOPELLE
JUSQU'AU 26 JANVIER 2003

LES SIÈCLES DE L'IMAGE
EN PERMANENCE

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
145, RUE WILFRID-CORBELL, JOLIETTE (450) 756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

Musées à découvrir
Une réalisation de la Société des musées québécois (SMQ)

cliquez!
www.musees.quebec.museum

Culture et Communications Québec

Canada

Télé-Québec

LE DEVOIR